

ERRATUM 08/12/2010

de Fortuné Chalumeau :

Christophe Colomb et la découverte de la Guadeloupe
Numéro spécial de novembre 2009

Lors d'un récent voyage à Séville, l'auteur a pu vérifier que, au contraire de ce qu'indiquent plusieurs publications, l'inscription citée en exergue de son étude n'est pas placée sur le tombeau de Christophe Colomb, mais bien sur la plaque tombale de son fils, Fernand. Cette plaque en bronze a été réalisée par le sculpteur Paco Parra, en l'an 2000. Elle se trouve dans la nef de la cathédrale de Séville.

La nouvelle référence devient :

(Blason de l'Amiral. Inscription de la plaque de la tombe de Fernand Colomb, dans la cathédrale de Séville)

Généalogie et Histoire de la Caraïbe

Numéro spécial novembre 2009

CHRISTOPHE COLOMB

ET

LA DÉCOUVERTE DE LA GUADELOUPE

FORTUNÉ CHALUMEAU





Ce numéro spécial de Généalogie et Histoire de la Caraïbe a été publié grâce à la participation financière, outre celle de l'auteur, de : Bernard Brochier (IREC), Chantal Clodine-Florent, Sainte-Croix et Charles-Henri Lacour.

REMERCIEMENTS

Ma reconnaissance est acquise à Derek Swift de son aide en fait de lecture de l'ensemble, et de la révision des traductions de l'anglais ; de même qu'à Sainte-Croix Lacour et à Philippe Marsolle, qui ont relu le texte et transmis leurs commentaires. Je sais gré aux membres du *Club culturel Auguste Lacour* de l'intérêt consacré à cette étude, et de leur enthousiasme à mieux faire connaître la véritable histoire de notre île. Enfin, je suis obligé envers l'association Généalogie et Histoire de la Caraïbe d'avoir bien voulu publier cette étude.

Fortuné Chalumeau : niceifor@wanadoo.fr

Christophe Colomb et la découverte de la Guadeloupe

« *A Castilla y a León*

Nuevo Mundo dio Colón »

(Blason de l'Amiral, et inscription de son
tombeau dans la cathédrale de Séville)

« **Il fut un des colosses de l'Histoire humaine** »

(Paolo Emilio Taviani)

Résumé. Traditionnellement, on considère Sainte-Marie de Capesterre comme le lieu où aurait débarqué l'Amiral dans l'île, le lundi 4 novembre 1493, lors de son second voyage : ce qui est une grossière erreur. Se basant sur les textes anciens, professeurs et commentateurs ont tenté diverses approches de localisation. La quasi-totalité de ces auteurs ont méconnu la topographie marine au large des côtes guadeloupéennes, les aléas de la navigation de l'époque, ainsi que les impératifs liés aux approches des côtes ; enfin, et pour la plupart d'entre eux, le fameux « *Libro copiador* », recueil de 9 lettres de l'Amiral, dont plusieurs étaient inédites à la date de 1985.

Dans cette étude, nous tentons de faire le point sur la question. À partir des écrits de l'Amiral et de « témoignages » de marins présents lors du second voyage ou d'exposés des scolastes, mais aussi des données en notre possession - calcul des distances, tracé des côtes, relevés des fonds marins, présence de hauts fonds et de cayes, anses et baies idoine....-, nous nous proposons de découvrir l'endroit où la flotte aura mouillé et où, pour la première fois, Christophe Colomb aura foulé (en personne !) le sol de notre île pour en prendre possession au nom de Leurs Majestés les Rois Catholiques.

Abstract. Traditionally Sainte-Marie of Capesterre is considered the place where the admiral landed in Guadeloupe on Monday 4 November 1493, while on his second voyage. This is a wrong conclusion to draw. On the basis of old texts, historians and commentators have tried different ways to determine the actual landing place. Almost all these authors know little of the marine topography of the coast of Guadeloupe and the vagaries of navigation of the time, as well as the demands imposed by approaching the shore; most of them in fact are unaware of the famous “Libro copiador”, which is a collection of the admiral's letters, some of which remained unpublished until 1985.

In this study we have tried to resolve the issue. On the basis of the admiral's own writings, scholarly papers, and the “eye-witness accounts” of sailors on the second voyage, but also using data in our possession including measurements of distances, maps of the coast, the coastal seabed and the positions of shallows, keys, inlets and suitable bays, we propose to discover the place where the fleet is likely to have dropped anchor and where, for the first time, Christopher Columbus, in person, would have stepped ashore on our island to take possession of it in the name of their Majesties the Catholic Kings.

*

*

*

Les textes et études « de base » concernant le second voyage de Christophe Colomb.

Dans l'édition de leurs « *Œuvres complètes de Christophe Colomb* », Valera & Gil (1992) incluent les neuf documents « *totalelement inédits en français* » dont la « *relation du deuxième voyage* », lettre rédigée par l'Amiral depuis La Isabela (première ville fondée par Colomb à Hispaniola) en janvier/février 1494. Dans l'introduction de leur ouvrage - l'un des plus complets jamais rédigés à propos des périples de Christophe Colomb, avec celui de Paolo Emilio Taviani (1980) qui, lui, met davantage l'accent sur la vie et le parcours de l'Amiral¹ - ces auteurs racontent, avec force détails, comment ont été acquis, et réunis, les documents autographes de Colomb, et les analyses complexes auxquelles se sont livrés les spécialistes pour en établir l'authenticité ; puis comment, à la fin de l'été 1985, la Bibliothèque Nationale de Madrid est rentrée en possession du manuscrit de 75 pages, manuscrit contenant les copies des 9 lettres de Colomb aux Rois Catholiques se rapportant à ses quatre voyages, dont seules trois de ces lettres étaient connues.

L'une des plus marquantes est la seconde lettre, datée du début 1494, résumé des six premiers mois du second voyage. Cette dernière invalide bien des récits ou des démonstrations d'œuvres publiées avant 1985, comme on s'en rendra compte. Ainsi que le soulignent Varela & Gil, nous connaissons déjà bien des détails de ce voyage grâce aux narrations du Dr Diego Alvarez Chanca, dont les manuscrits originaux ont été retrouvés par Martín Fernández Navarrete (1825) ; mais aussi grâce à d'autres textes tels ceux de : González de Oviedo (1535, et traduction française), Bartolomé de Las Casas (1552, et traductions françaises), Pierre Martyr d'Anghiera (1516-1521, et publication bilingue français/latin de 2003 de Brigitte Cauvin), Michel de Cuneo, Nicolas Syllacius (*Cf.* Marcel Chatillon, 1979) - lequel Syllacius (« Nicoló Scyllacio ») n'a fait que retranscrire le récit de Guillelmo Coma, à partir d'une lettre que celui-ci lui a adressée -, Jean de la Cosa (1500, et 1957) et Fernand Colomb (1572, et traduction française de 1880).

Aucun de ces récits ne peut prétendre à l'originalité (et à l'autorité !) des écrits de l'Amiral, dont cette « lettre » du début de 1494, appuyée d'observations nautiques et géographiques, nous permettra de situer, *mutatis mutandis* et en dépit de certains faits surprenants voire d'erreurs, le véritable lieu du débarquement à la Guadeloupe.



Fig. 1 - « La Pinta », caravelle dont le gréement a été modifié

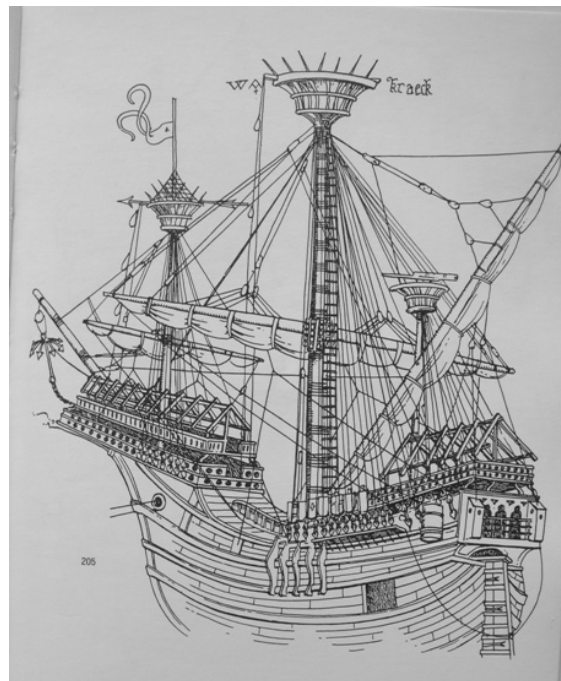


Fig. 2 - Caraque de la fin du XVe siècle.

Pierre Martyr d'Anghiera a consacré une grande partie de sa vie à Christophe Colomb, et à plusieurs de ses contemporains. À partir de témoignages de première main - sources orales (Christophe Colomb, Melchior Maldonado qui est l'un des capitaines faisant partie du second voyage, mais aussi pilotes et marins ...) et documents divers telle, probablement, la « *Lettre du Dr Diego Alvarez Chanca sur le second voyage* », lequel docteur (mais aussi Michel de Cuneo, Jean de la Cosa et Guillelmo Coma qui, à des titres divers font partie de l'expédition) est présent sur le navire amiral lors de l'arrivée à la Guadeloupe ; ou encore de la « *Relation de*

l'histoire ancienne des Indiens » de Ramón Pané, voire des missives de Colomb aux Rois Catholiques et autres sommités -, Pierre d'Anghiera a réalisé un ouvrage essentiel pour qui veut approcher la vie et les exploits de l'Amiral, dont la première « décade » (*De Orbo novo decades*, tel est le titre du livre) fut publiée en 1516.

Concernant le second voyage, Pierre d'Anghiera écrit : « *Alors qu'ils étaient à trente milles de cette Montagne [Basse-Terre de Guadeloupe, soit environ à 55 km !], il leur semblait voir un fleuve qui en descendait, ce qui indiquait sa grande largeur... En parcourant l'île, ils découvrent d'innombrables villages mais constitués chacun de vingt ou trente habitations...* » Cet « ils » représentant, bien entendu, les marins et soldats présents à bord des 17 navires de l'escadre [14 caravelles et 3 caragues ou nef^s ² (Fig. 1 et 2)]. Après avoir exposé comment les Espagnols, descendus à terre, examinent les ustensiles et les restes humains abandonnés par les occupants (notamment « *la tête d'un jeune homme tué récemment suspendue à une poutre, encore dégoutante de sang* »), l'auteur nous dit qu'« *en explorant longuement l'intérieur de l'île ils trouvèrent sept fleuves dont les rives sont vraiment superbes, sans compter celui qui descend à travers l'île et qui est, à ce qu'on dit, plus important que le Guadalquivir lorsqu'il traverse Cordoue et plus large que notre Tessin. Ils appellent cette île Guadalupe à cause de sa ressemblance avec le mont Guadalupe...* »

Qui sont ces « explorateurs », d'Anghiera ne nous le dit pas.

On remarquera l'opposition entre le récit de Pierre d'Anghiera et celui donné par Colomb quant à l'origine du nom de Guadeloupe. Ce n'est pas tout. Après avoir exposé comment les femmes amènent leurs hommes (qui tous ont déserté le village) au camp afin d'y recevoir un cadeau, Pierre d'Anghiera précise que ceux-ci, à la vue des Espagnols, « *pris de terreur ou de remords à la pensée de leurs crimes... s'élancent comme une volée d'oiseaux et regagnent à toutes jambes leurs vallées boisées* ». Et l'auteur de conclure : « *Nos hommes, qui avaient parcouru l'île en tous sens pendant quelques jours pour l'explorer, se rassemblent donc sans avoir trouvé un seul Cannibale et lèvent l'ancre pour quitter Guadalupe la veille des ides de novembre (le 12 novembre 1493), non sans avoir brisé les navires monoxyles de ces hommes.* »

Il est certain que d'Anghiera ne prête pas attention aux curiosités de son texte, notamment en ce qui ce rapporte aux « sept fleuves... » : ce qui nous permet de considérer la relation du savant chroniqueur comme « à nuancer ». Fait toutefois à noter en dépit de la distance incroyable donnée par l'auteur, le « grand fleuve » dont il fait mention est bien les chutes du Carbet, que Christophe Colomb mentionne dans sa lettre de 1494 – mais il n'est pas le seul.

En mai 1828, paraissent les deux gros volumes des « *Relations des quatre Voyages entrepris par Christophe Colomb* », de Martín Fernandez de Navarrete, en traduction française. On y apprend que la relation du premier voyage a été rédigée en entier par Barthélemy de Las Casas, « *évêque de Chiapa* », à partir des « *manuscrits de Christophe Colomb, dont il était l'ami, et qui les lui avait communiqués* ». Concernant Las Casas et les « journaux » de Colomb, Varela & Gil écrivent : « *Tout le monde sait... que le Journal du premier voyage présente des interpolations du cru de Las Casas* ». Pour le second voyage, qui nous intéresse, il a été rédigé « *par le Dr Chanca, qui accompagna Colomb dans ce voyage* ».

Bien que nous ayons en main la présentation du texte original du Dr Chanca, nous nous basons sur le texte de Navarrete.

Voici, en substance, ce que rapporte le Dr Chanca.

« *Ce même dimanche [le 3 novembre 1493], nous aperçûmes une île à la proue des vaisseaux, et ensuite à la main droite il en parut une autre ; la première était couverte de montagnes [il s'agit de la Dominique]... la seconde [Marie-Galante] était un terrain uni, mais rempli d'arbres très épais. Aussitôt que le jour fut plus avancé, des îles commencèrent à paraître de côté et d'autre, de manière que pendant ce jour nous en vîmes six de divers côtés [on présume qu'il s'agit de la Désirade, de la Guadeloupe et des Saintes], la plupart assez grandes...* » Après avoir tenté de mouiller à la Dominique, l'amiral fait voile vers Marie-Galante, non sans avoir dépêché auparavant un vaisseau pour y chercher (toujours à la Dominique) un port. « *Il [le vaisseau] en trouva un bon et sûr, et vit des maisons et des habitants ; aussitôt après il s'en retourna cette nuit vers la flotte qui avait mouillé dans l'autre île...* » Le lendemain, la flotte fait voile pour la Guadeloupe, éloignée de Marie-Galante « *de sept à huit lieues. Nous y arrivâmes du côté d'une grande montagne qui semblait vouloir s'élever jusqu'au ciel... À la distance de trois lieues ces sources ressemblaient à un jet d'eau qui se précipitait de si haut, qu'il semblait tomber du ciel, et qui paraissait aussi gros qu'un bœuf (un buey). Lorsque nous fûmes arrivés près du rivage de cette île, l'amiral ordonna à une caravelle légère de la côtoyer pour chercher un port ; elle prit donc les devants, et en atteignant la terre elle vit quelques maisons... Le capitaine sauta dans sa chaloupe et descendit sur le rivage ; il porta ses premiers pas vers les maisons...* » Et Chanca de donner des détails concernant les trouvailles des Espagnols. Il ajoute : « *Cette île était très grande... il nous parut que la longueur de sa côte était de vingt-cinq lieues ; nous la longeâmes plus de deux lieues pour y chercher un port. Du côté où nous allions, il y avait des montagnes très élevées, et de celui que nous quitions, il paraissait y avoir de grandes plaines. Il y avait sur le rivage de la mer quelques petites peuplades... Après avoir fait les deux lieues susdites, nous trouvâmes un port ; mais il était déjà bien tard.* » À la pointe du jour, l'amiral envoie « *quelques détachements commandés par leurs capitaines respectifs...* » Puis Chanca de raconter comment ces « détachements » revinrent

à l'heure du dîner avec femmes et enfants captifs des Caraïbes, et comment l'un des détachements s'égara « pendant quatre jours » [une note de Las Casas précise que le chef en était Diego Marquez, le contrôleur (*veedor*), qui faisait office de capitaine d'un des bâtiments, ce que précise aussi Fernand Colomb]. Chanca d'ajouter : « *Le premier jour que nous descendîmes à terre, nous vîmes venir sur la plage plusieurs hommes et femmes... Les bateaux s'étant approchés de terre pour leur parler... Nous demeurâmes huit jours dans ce port, à cause de l'absence du capitaine dont j'ai déjà parlé* »

Et d'engager (en quelle langue, on ne nous le dit pas : il faut se rappeler qu'il s'agit du tout premier contact des Espagnols avec les natifs de l'île) une discussion soutenue avec les femmes et les jeunes garçons dont les marins s'étaient emparés « de force », lesquels rapportèrent un nombre impressionnant d'informations quant aux mœurs et coutumes des Caraïbes, dont ne nous fait pas grâce Chanca qui précise plus loin : « *Nous partîmes de cette île huit jours après notre arrivée...* »

Outre les répétitions, et modifications diverses de la relation que nous n'avons pas jugé utile d'exposer, on notera l'incohérence du récit (et, ici et là, ses bizarreries), récit qui renferme toutefois de rares traits authentiques se retrouvant parmi les autres témoignages – dont la mention de la chute du Carbet et l'égarement du détachement. Nulle part il n'est fait mention de la brume et du gros temps à l'approche des côtes guadeloupéennes (cf. la lettre de l'Amiral), ni du danger représenté par les hauts-fonds et, une fois rendus à terre, par les « sauvages ». Enfin, après avoir mouillé l'ancre une première fois (ce que nous entendons), les bâtiments, nous dit Chanca, vont se rapprocher de la terre et resteront huit jours « dans ce port » !

Il est tout à fait certain que la mémoire de Chanca lui joue des tours, qu'il mêle à plaisir les situations, et qu'il n'hésite pas à rajouter des détails droits sortis de son imagination ou qui lui ont été rapportés par la suite (notamment concernant les mœurs des Caraïbes). Il confond aussi faits et lieux : ainsi, à propos de cette caravelle que l'Amiral détache de l'escadre en vue d'explorer les côtes de Guadeloupe – caravelle qui, une fois ancrée, va permettre à son capitaine de « sauter dans sa chaloupe » pour aller explorer les terres ! Il s'agit, très certainement, de la répétition de l'épisode qui s'est déroulé à la Dominique, épisode qu'expose l'Amiral dans sa lettre.

Quoique Consuelo Varela nous assure que « *la crédibilité de Chanca est absolue* » (in Yacou, 1992), on ne peut être que confondu par tant d'invraisemblance. Enfin, bien qu'on ressente une impression de « déjà vu » concernant certains faits rapportés par Chanca, un tel récit est en désaccord, sur bien des points, avec celui que nous livre l'Amiral en personne dans sa lettre de 1494.

De la « relation » de Michel de Cuneo [dont le manuscrit, conservé à Bologne, a été présenté (notamment) par Alain Yacou en 1993, ouvrage sur lequel nous reviendrons], il n'y a pas grand-chose à relever concernant le débarquement proprement dit, sinon, précise Yacou, que Cuneo « *louera certes le savoir nautique de Colomb... mais qu'il se rit de la mégalomanie et de l'orgueil démesuré de l'homme* ». Cuneo indique : « *Le 3 novembre, nous vîmes terre : cinq îles inconnues nous apparurent...* », que l'Amiral situa « sur sa carte ». Il ajoute que la flotte est restée six jours en Guadeloupe, cette longue escale ayant eu pour cause que « *onze des nôtres, s'étant accolés pour aller commettre des larcins, s'enfoncèrent dans les bois sur cinq ou six milles [11 km ; soit environ 9 km avec le mille italien, qui est de 1,477 km], en sorte que, lorsqu'ils voulurent retourner aux navires, ils ne surent retrouver leur chemin...* » (in Yacou). Plus loin, après avoir précisé que les onze Espagnols durent leur salut à leur rencontre avec une vieille femme « *qui leur montra leur chemin* », on retrouve le récit de la capture de femmes et d'enfants « *à qui on avait coupé le membre viril au ras du ventre* », qu'avaient enlevés les Cannibales, et l'appellation de l'île. « *À ladite île où nous étions, l'Amiral donna le nom de Sainte-Marie de Guadeloupe* » (ibid.)



Fig. 3 – Mappemonde de Jean de la Cosa

On observera les variations du récit de Cuneo, en particulier que les onze hommes étaient descendus à terre pour y « *commettre des larcins* », et qu'ils durent leur salut, et de retrouver leurs compagnons, à la rencontre « *avec une vieille femme* ». Cependant, Cuneo note que Colomb tenait à jour une carte de ses navigations, carte restée introuvable (cf. *infra*).

En 1979, Le Dr Marcel Chatillon a publié *in extenso* quatre pages en latin (avec leur traduction en français) d'une édition en fac-similé datant de 1900, pages extraites d'un ouvrage paru en 1495 à Pavie, ouvrage « *dont on ne connaît que quatre exemplaires* » ayant pour auteur un Italien, Nicolas Syllacius. Ces pages, d'une importance majeure pour notre démonstration, eu égard à leur ancienneté et à leur contenu, concernent la découverte de la Guadeloupe.

Le titre de l'article de Chatillon est intitulé « *L'acte de baptême de la Guadeloupe* » ! L'auteur précise que Syllacius, alors lecteur de philosophie à l'université de Pavie, avait reçu d'un noble espagnol, Guillelmo Coma, une lettre décrivant les récentes découvertes de Colomb, « *telles qu'elles avaient été connues à la suite du retour de la flotte d'Antoine Torrès* ».

Syllacius, reproduisant l'écrit de Coma, indique qu'après avoir quitté la Dominique et Marie-Galante, la flotte fit voile vers une île « *distante de quarante milles* » [60 km en milles italiens] de Marie-Galante – la Guadeloupe. Outre la description de la fameuse chute, des « *magnifiques plaines et ses montagnes d'une beauté surprenante* », Syllacius nous dit qu'y débarqua un peloton de soldats pour s'assurer que la cascade, d'où « *sortaient dix-huit importantes rivières, tels les bras d'un grand fleuve qui irriguaient toute l'île* », n'était pas, comme les marins l'avaient cru au prime abord, « *une rivière* ». Puis de décrire les fruits et les plantes, mais aussi la façon de les apprêter, ainsi que les maisons « *formées d'épais roseaux tressés en forme de baldaquin* ».

Faut-il avoir débarqué pour constater qu'il s'agit d'une chute (en fait, il y en a trois successives, ce qu'indique l'Amiral sans toutefois en préciser le nombre) étant donné sa grande hauteur, soit un peu moins de 350 m pour l'ensemble ? Quant au nombre de rivières qui y naissent, il n'y en a qu'une en réalité, celle du Carbet, la rivière de Saint-Sauveur n'en étant qu'un bras – cela seul prouvant, si besoin est, qu'aucun Espagnol ne s'y est approché. Et comment l'eussent-ils pu, vu la distance considérable (environ 6 km à vol d'oiseau depuis l'embouchure de la rivière du Carbet – et bien davantage depuis Sainte-Marie) séparant la côte de la troisième cascade, sans chemin d'accès et sous la menace des Caraïbes hostiles ?

Syllacius continue sa lettre en précisant qu'à partir du « *témoignage de Pierre Marguerite, Espagnol de toute bonne foi qui suivit l'Amiral à l'Est...* », plusieurs indiens étaient trouvés « *embrochés... et rôtis sur des charbons ardents ; de nombreux cadavres entassés pêle-mêle, dont la tête et les membres avaient été séparés...* »

On peut s'interroger quant à la valeur du « *témoignage* » de ce Pierre Marguerite, simple matelot prétendument explorateur, mais informateur d'importance majeure si on en croit Syllacius, voire de la « *véracité* » du contenu de la lettre de Guillelmo Coma, ou encore de ce que rapporte Syllacius, puisque la lettre de Coma à Syllacius ne nous est pas parvenue. Il semble que les anciens auteurs, sans exception mais avec des variantes, se soient bel et bien inspirés de ce texte (le tout premier relatant l'arrivée de Colomb à la Guadeloupe), et que la description d'« *indiens embrochés etc.* » ne soit que pure invention (?) dudit marin pour se hausser vis-à-vis de ses interlocuteurs.

De telles précisions jettent la suspicion sur des écrits dont les « *faits générateurs* » sont des plus douteux.

Syllacius termine sa relation de la Guadeloupe en indiquant que l'île a été baptisée par l'Amiral « *Sainte-Marie de Guadeloupe* », à cause de la vierge « *qui est vénérée dans un couvent du sud de l'Espagne* ». Il dit encore que « *Durant les sept jours qu'on y séjourna, nombreux furent ceux qui s'échappèrent de chez les cannibales...* » non sans décrire, avec quelle emphase ! le désespoir des femmes captives à l'idée que les Espagnols allaient les renvoyer chez leurs maîtres.

On notera le nombre de jours de l'escale de la flotte, nombre variable selon les auteurs.

Jean de la Cosa (cf. le « *journal de bord* » présenté par Ignacio Olaguë, en 1957), armateur et cartographe, que Cayetano qualifie de « *maestre de hacer cartas* » (1893), aurait participé aux deux premiers voyages de Colomb – nous écrivons « *aurait* », un certain nombre d'auteurs soutenant qu'il y aurait deux personnes du même nom dont le second n'aurait été qu'un simple matelot ; thèse contredite par Ballesteros-Beretta, et il n'est pas le seul. Olaguë (1957) assure avoir eu accès à un document précisant que la Cosa embarqua, lors du second voyage, en tant que « *maître constructeur des cartes* » ; après le naufrage de son navire, il aurait séjourné deux ans et demi dans le Nouveau Monde avant de retourner en Espagne. Toujours d'après Olaguë, La Cosa aurait été le propriétaire et le capitaine en second de la nef amirale, la *Santa María* et la *María-Galante*, lors des deux premiers voyages.

La Cosa est l'auteur de plusieurs cartes, dont une exceptionnelle mappemonde [qui montre les Antilles sur une carte, dans la portion impartie au Nouveau Monde ; mais il n'est pas aisé d'en voir des détails (Fig. 3)].

Cette carte, qui fait partie des plus anciennes puisqu'elle est datée de 1500, est conservée au musée naval de Madrid. L'ensemble a fait l'objet d'analyses démontrant son ancienneté, et aussi de nombreux commentaires. Un timbre commémoratif, la représentant, a été émis par l'Espagne en 2000.

Parmi les ouvrages les plus marquants concernant le second voyage de Colomb, celui de son fils Fernand est considéré par Alain Yacou comme étant à placer « *au premier rang des thuriféraires de l'Amiral* » - ouvrage publié en 1572 (et traduit en français pour première fois en 1880, par Eugène Muller). Ce texte, vraisemblablement composé en 1536, a fait l'objet de critiques virulentes eu égard aux erreurs et omissions (« *sans compter les inventions* », nous dit Yacou) qu'il comporte. « *La pureté de cette source n'est pas toujours cristalline* », note Ballesteros-Beretta (1945), à propos du récit de Fernand. Dans sa préface à l'édition de 1986 (Perrin), Jacques Heers, historien fameux, considère que « *L'histoire de la vie et des découvertes de Christophe Colomb, rédigée par son fils Fernand, s'impose, originale, fort utile en elle-même, irremplaçable en bien des points* » - ce qui n'empêche pas Heers de nuancer ses louanges.

Concernant le second voyage (Jacques Heers, entre autres de ses confrères, nous rappelle qu'il aurait été rédigé à partir du « *Journal de bord* » de Christophe Colomb, « *aujourd'hui perdu* » - journal que personne n'a jamais vu, à part le fils cadet de l'Amiral et Las Casas), Fernand écrit qu'après avoir quitté les côtes de la Dominique puis avoir poussé jusqu'à l'île de Marie-Galante, où son père prit possession de cette terre, le lundi 4 novembre Colomb cingle vers « *une des grandes îles qu'il apercevait au nord-ouest, et qu'il baptisa Sainte-Marie-de-Guadeloupe...* ». Il ajoute : « *d'une distance de trois lieues en mer, on apercevait sur cette île un pic très élevé, du haut duquel jaillissait une source dont le jet avait au moins la grosseur d'une tonne* [traduction fautive de Muller du mot *tonel*, qui signifie ici *tonneau* ; à rapprocher du récit de Chanca qui, lui, dit : « *... aussi gros qu'un bœuf* » !] *et tombait avec un tel fracas que le bruit en venait jusqu'au navire* » - ce qui démontre combien ces marins espagnols avaient l'oreille sensible, vue la distance les séparant de l'île ! Après que les navires eurent mouillé l'ancre, les Espagnols « *allèrent avec les chaloupes reconnaître certaine bourgade qu'on apercevait sur le rivage* ». Là, ils trouvèrent des perroquets, des coqs et des oies, des fruits et divers objets - et aussi un enfant « *au bras duquel ils attachèrent des bracelets de verre, afin qu'au retour les parents fussent rassurés sur les intentions des étrangers* » (sic).

Pour faire court, disons qu'on retrouve dans l'ouvrage de Fernand Colomb les récits habituels : les femmes esclaves ramenées sur les bateaux et ayant grand crainte d'être dévorées par les féroces cannibales, le capitaine égaré avec ses hommes que l'Amiral va patiemment attendre pour le mettre aux fers à son retour... Avec un bémol concernant le « *franchissement de vingt-six rivières* », à propos de quoi Fernand dit qu'il serait tenté de croire que, « *vu la nature accidentée du sol*, ils [les hardis explorateurs] *traversèrent plusieurs fois la même rivière* » - tous poncifs qui démontrent par leur similitude, en dépit des variations et une fois encore si besoin est, à quel point ces anciens auteurs se sont copiés les uns les autres.

Pour en terminer avec l'ouvrage de Fernand Colomb, il n'est pas inutile de citer les propos de Luis Arranz dans sa préface à l'édition espagnole de 1988 (par l'Institut Gallach) : « *Nadie discute ya que don Fernando fue el paladín más capaz y esforzado de cuanto tuviera que ver con la honra y gloria colombinas, con la grandeza y renombre del apellido y casa del descubridor de América* » [Personne n'a jamais mis en doute que don Fernand a été le défenseur le plus méritoire et le plus courageux en tout ce qui concerne l'honneur et la gloire de Christophe Colomb, ainsi que la grandeur et la notoriété du patronyme de la famille du découvreur de l'Amérique] - ce qui en dit long sur un certain état d'esprit concernant l'œuvre du fils de Christophe Colomb.

Que contient de particulier la lettre de l'Amiral de janvier/février 1494 ?

Pour bien faire, il eût fallu citer la lettre en entier, ce qui ne nous est pas permis. Cependant, certaines parties sont indispensables pour étayer notre démonstration.

Voici ce qu'écrivait l'Amiral : « *J'arrivai le dimanche 3 novembre [1493] avant le lever du soleil à une île où il y a une très haute montagne que j'appelai la Dominique en l'honneur de ce jour. Elle s'étendait du septentrion au midi, et je la suivis d'un bout à l'autre à la recherche d'un port, à cause de la mer, du ciel bouché et de la forte tempête qui se préparait... Puis j'envoyai une caravelle, qui était la plus apte de toutes, en direction du cap situé du côté du nord... j'étais fort soucieux du mauvais temps qui s'annonçait. Je regroupai les nefes et les navires autour de moi et carguai les voiles vers une autre île, qui était distante de dix lieues de la Dominique, et que j'atteignis à une bonne heure du jour [Il s'agit de Marie-Galante, où Colomb mettra le pied « à l'endroit le plus idoine » pour une prise de possession]. Le lendemain je levai l'ancre très tôt et mis à la voile pour une autre île, qui se trouvait à neuf lieues au nord, et où j'arrivai un peu plus tard le même jour. C'était une île très élevée, ressemblant à une pointe de diamant, si élevée que c'était merveille, et à son sommet jaillissait une très grande source qui répandait son eau de tous côtés dans la montagne ; et du côté où je me trouvais, outre d'autres coulées il y en avait une si grande, que par la force de sa chute et sa hauteur on aurait dit une cuve qui se déverse... Je devais me trouver à quatre grandes lieues de la terre, ce qui me fait penser que cette eau coulait en quantité extrême, et au vu de très nombreuses rivières que nous trouvâmes par la suite sur*

très peu de lieues ; car à cause de quelques-uns de nos gens qui s'étaient perdus dans les bois et que les autres étaient allés chercher, ces derniers, en l'espace de six lieues, traversèrent vingt-six rivières, et dans chacune d'elles ils avaient de l'eau au-dessus de la ceinture. Quand j'atteignis cette île, je l'appelai Sainte-Marie de Guadeloupe, car c'était ce que m'avaient recommandé de faire le père prieur et les frères quand j'étais parti de là-bas. Et en arrivant à terre, je pensai que les ports ne manqueraient pas, mais le vent changea et il se leva une épaisse brume avec beaucoup de pluie, et j'allais près de la terre pour mouiller ; je ne trouvai pas de fond, de sorte que je passai ainsi une grande partie de la journée avec un vent fort et une grosse mer. C'était un grand plaisir de voir toute cette verdure, les bons emplacements des maisons et les nombreuses eaux de la source de la montagne aussi près de la mer. Je courus ainsi sur la côte de cette île sans pouvoir trouver de port ni de fond où mouiller, jusqu'à ce que j'arrive à la partie nord, où se trouvait la plus grande partie du village ; j'entrai très avant dans les terres et je mis au mouillage avec toute la flotte... »

Voyons ce que contient la missive de particulier qui peut nous éclairer.

Au large de la côte est de la Dominique, très soucieux de la tempête qui se préparait, l'Amiral rassemble sa flotte en vue de continuer sa navigation – non sans avoir envoyé une caravelle, « *la plus apte de toutes* », pour tenter de trouver un port. En dépit de l'éloignement (4 lieues marines, soit 22 km) et du mauvais temps qui menace, Colomb dit apercevoir les chutes du Carbet, ce qui est impossible à pareille distance même avec une puissante longue-vue. Une fois « atteint » la Guadeloupe [on se rappellera qu'« atteindre » signifie aussi « *s'efforcer de combler la distance qui sépare d'un point quelconque* » ou encore « *faire effort pour s'élever à la hauteur de* »], il la nomme. En arrivant à terre [le terme *arriver* signifie « parvenir à destination », ce qui ne veut pas dire « toucher terre » ; ou encore « approcher de la rive ou du port »³], c'est-à-dire non loin des côtes, le vent change, et il se trouve pris dans la « brume », sans visibilité. Ne trouvant pas de fond, soit un endroit où ancrer en confiance, et conscient des périls des lieux (il en a eu un aperçu, si besoin était, au vu de la côte est de la Dominique), il passe une grande partie de la journée à naviguer « *très avant dans les terres* » pour se mettre au mouillage avec sa flotte de 17 bâtiments.

Notons ici une erreur que commet l'Amiral à propos de la Dominique, que les traducteurs, ni personne d'autre à notre connaissance, n'ont relevée. Il écrit l'avoir longée « *del septentrion en austro* » (« du nord au sud »), que les traducteurs traduisent par « de bout en bout ». Il eût fallu écrire : « *du sud au nord* », puisqu'il longe l'île à l'est pour, sans avoir trouvé d'endroit propice où ancrer, se diriger vers Marie-Galante qui se trouve au sud-est de la Guadeloupe. Pourrait-on se baser (en partie) sur cette bourde pour éclaircir, enfin ! ce qui a fait couler tant d'encre à propos du lieu de mouillage en Guadeloupe à partir de l'écrit de Colomb : « *...hasta que yo llegué a la parte del norte* », « *et jusqu'à ce que j'arrive à la partie nord* » ?

Il assure que ses gens (une poignée de matelots partis d'une des nefes, voir *infra*) qui se sont perdus dans les bois, ont traversé 26 rivières sur une distance de 6 lieues (33 km) ! Ici, les écrits de l'Amiral sont franchement confus, et ses souvenirs plutôt boiteux. Quand on sait la difficulté de traverser les forêts à l'époque (aucune route n'existait), forêts peuplées de farouches Caraïbes, on ne peut que s'étonner de ce singulier (et impossible) exploit.

Après avoir appris (comment, il ne nous le dit pas), que « *toutes ces îles* » appartenaient aux cannibales, il précise que « *les villages de cette île n'étaient pas nombreux et répartis sur différents versants* ». Une fois descendus à terre, les Espagnols voient « *très peu d'hommes* » mais en capturent quelques-uns, à cause que la plupart avaient fui dans les bois. Puis « *à cause de l'épaisseur de ces derniers* », ils prennent quelques femmes que l'Amiral expédie aux Altesses « *avec de nombreuses autres beautés qu'ils avaient en cet endroit...* »

De tout ceci, le plus important est peut-être : « *J'entrai très avant dans les terres et je mis au mouillage avec toute la flotte* ».

Si, en dépit de certains errements de cette lettre de l'Amiral, on admet qu'il faille entendre (mais nous n'en sommes pas du tout convaincu !) que la flotte est entrée « très loin à l'intérieur des terres », ce serait une indication qui permettrait une approche plus fine du lieu d'ancrage. Précisons que la plupart (sinon la totalité) des commentateurs sont passés sur les premiers cinq mots de cette phrase, de si grande importance pourtant : « *... y fue mucho en tierra y surgi con toda la armada* » (Texte original du *Libro Copiador*).

Reste aussi l'assertion de cette navigation « *jusqu'à ce que j'arrive à la partie nord* » où il ancrera dans une baie, et à propos de quoi nous avons émis plus haut une remarque *ad hoc*. Faut-il entendre qu'il aurait navigué le long des côtes, au cours d'une seule journée, depuis Sainte-Marie jusqu'à, admettons, Grande-Anse de Deshaies comme le propose Jean-Pierre Moreau ? Cela est improbable, et nous le démontrons *infra*. Il est aussi évident que, pour naviguer en direction du nord, l'Amiral et sa flotte sont forcés de longer la côte sud de l'île en direction de l'ouest, poussés par le vent de l'est/sud-est et les courants venant du sud-est ; puis, à la hauteur de la pointe de Vieux-Fort, de bifurquer vers le nord, tout en s'efforçant de se tenir à distance de la terre à cause de ce que les marins nomment (improprement) la « zone de dévent ». Enfin, quelle baie suffisamment large et profonde, et à l'abri du mauvais temps, peut accueillir pareille flotte – telle est la question à laquelle nous nous efforcerons de porter réponse à partir de la documentation *ad hoc*, de l'examen *in situ* des baies et des anses des pourtours de la Basse-Terre, ainsi que de notre propre expérience de la navigation côtière.

Le trajet de la flotte en vue et le long des côtes de la Basse-Terre de Guadeloupe.

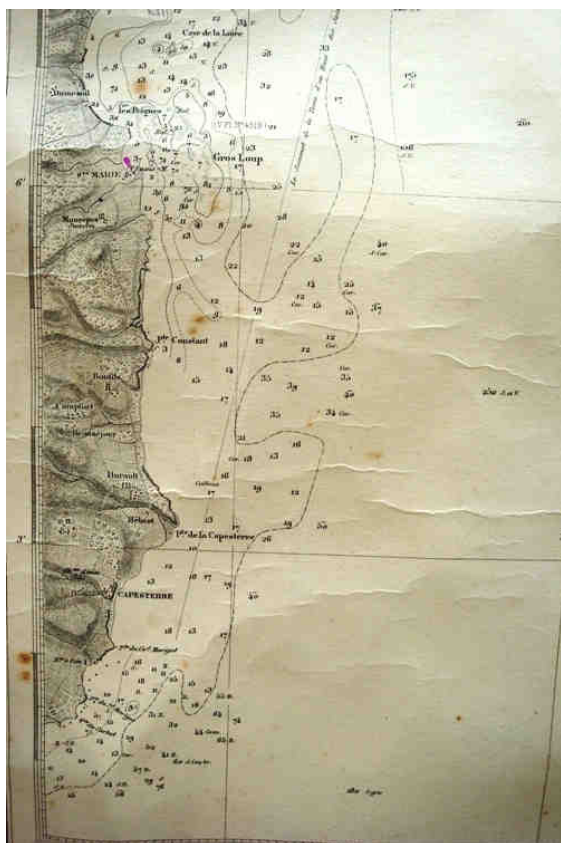


Fig. 4 - carte marine, côte sud de la Basse-Terre (partie)

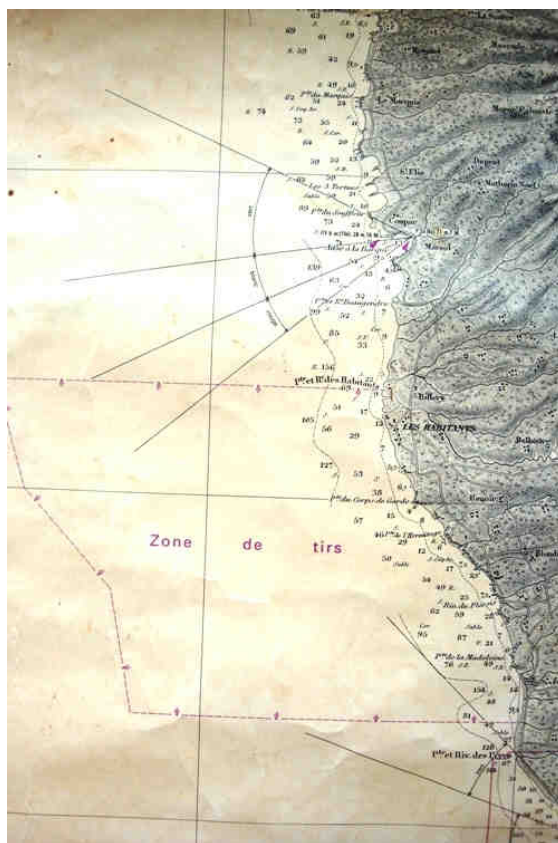


Fig. 5 - la côte entre Basse-Terre et Bouillante

Les bâtiments arrivant par le sud-est, leurs occupants aperçoivent les chutes du Carbet, ce qui les incite à se rapprocher de la côte pour mieux examiner la merveille. Comme toujours, on sonde sans cesse, et on a l'œil sur les brisants. Au fur et à mesure qu'ils se rapprochent, le temps se gâte. Très vite, au vu (et à l'entendu !) des déferlantes et du fond qui remonte, les capitaines vont devoir orienter leurs voiles et laisser porter vers l'ouest. Car bien avant l'embouchure de la rivière « la Lézarde » et jusqu'à la Pointe Constant, un peu avant Capesterre, cayes et hauts-fonds défendent l'accès à la côte de façon quasi continue. Il existe quelques passes, fort étroites et de peu de fond, dont plaisanciers et pêcheurs des temps modernes se méfient, surtout lorsque la mer est grosse. Ainsi, la caye du « Gros Loup », en face de Sainte-Marie, commence à un peu moins de 2 km des terres, avec des fonds de 6 à 2 mètres environ. Un peu plus au large, soit à quelque 3,5 km de la côte, s'étend (en forme de doigt, fig. 4) un second « banc » avec des profondeurs de 17 à 12 m. Certains objecteront que, les siècles passant, le tracé des côtes aura changé, de même que la topographie marine – ce qui est probable.

Chose certaine, nul capitaine digne de ce nom ne risquerait son navire en des lieux pareils, à fortiori des bâtiments à voiles de l'époque⁴ ! D'autant que la brume (en fait, un rideau de pluie très épais, qui ne permet pas de distinguer à guère plus de dix à quinze mètres. Les marins des Antilles françaises nomment ce rideau de pluie un « grain noir », par opposition au « grain blanc » où les vents sont encore plus violents) est dense et que la mer est forte. Enfin, mais ceci est une lapalissade, quand on entre dans une baie ou une anse, il faut pouvoir y sortir sans encombre – surtout en l'absence de moteur !

On peut donc soutenir, sans risque de se tromper, que les 17 bâtiments, se tenant éloignés des cayes et poussés par une forte brise et le courant, ont couru droit le long de la côte de la Basse-Terre de Guadeloupe pour se mettre à l'abri « sous le vent » et à l'ouest de l'île – et cela, après avoir infléchi leur route dès la Pointe de Vieux-Fort, ce qui n'est que pure logique. Alors, ne restait plus à l'Amiral, après avoir récupéré ceux de ses matelots partis en reconnaissance et qui s'étaient égarés dans les bois - et avoir fait aiguade à l'une des rivières de la baie providentielle (nous verrons laquelle) -, qu'à remettre à la voile pour gagner Montserrat et les autres îles plus au nord-ouest.

Avant de pousser davantage nos investigations, et de donner nos ultimes conclusions, il nous paraît nécessaire de résumer ce que disent certains auteurs modernes – en particulier l'un d'entre eux, Alain Yacou, dans son excellent livre de 1992 puis dans son étude de l'an d'après ; mais aussi et parmi d'autres, Samuel Eliot Morison (1942), Jean-Pierre Moreau (1992), ou encore Paolo Emilio Taviani (1980). Enfin, reste à examiner ce qu'écrit l'auteur du « fabuleux récit » de la découverte de l'Amérique par les Chinois en 1421, Gavin Menzies

(2001, et 2006 pour la traduction française)⁵. Concernant ce dernier ouvrage, objet de critiques dont certaines virulentes, notons qu'une émission de télévision (fort peu dynamique, en vérité) a été consacrée aux périples et découvertes présumées des navigateurs chinois, courant 2009.

Qu'avancent certains Auteurs modernes à propos du second voyage, et du lieu d'ancrage (et de débarquement) de l'Amiral ?

Le nombre des auteurs ayant traité des faits et gestes de l'Amiral est d'une importance telle, que nous avons dû nous limiter à ceux que nous croyons les plus marquants et qui traitent du second voyage de Colomb.

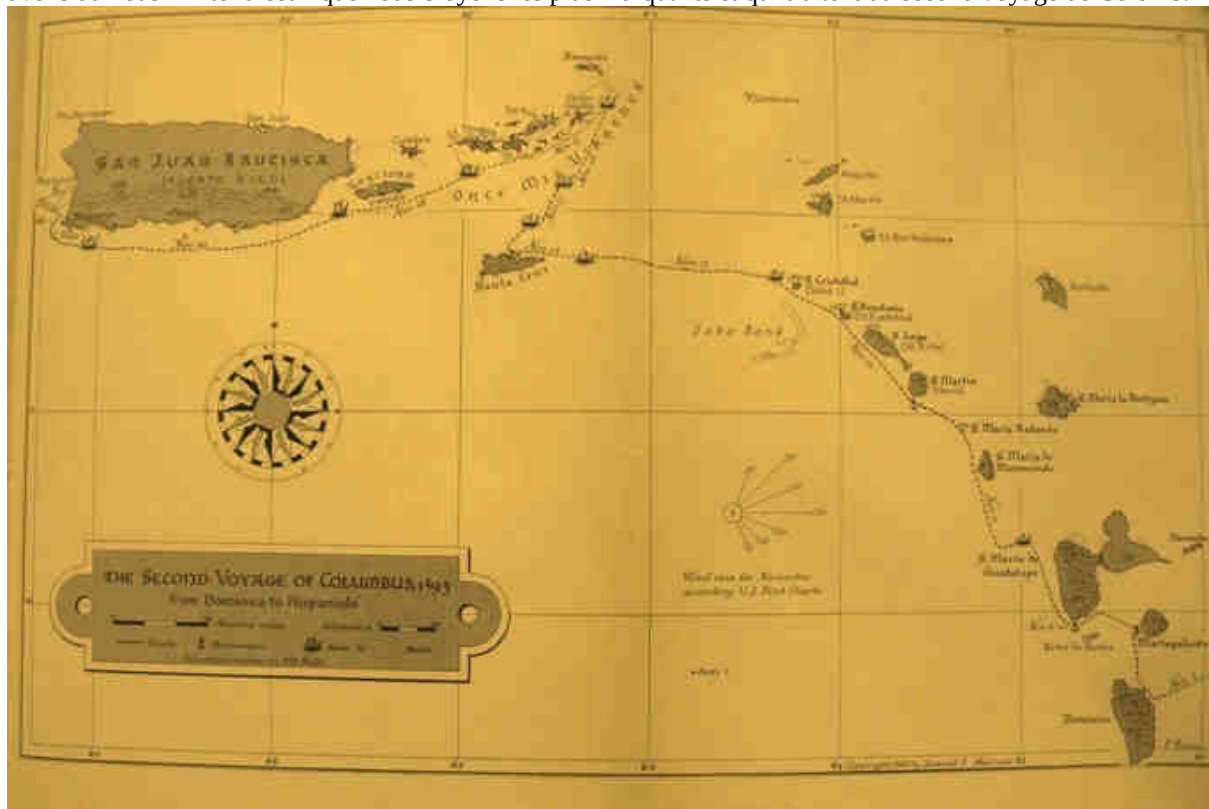


Fig. 6 - Trajet du second voyage (d'après Morison)

Morison (1942), en plus de consacrer un chapitre de son livre au second voyage, donne une carte du périple de la flotte à partir de la Dominique ; carte que nous reproduisons (Fig. 6), mais il y manque le lieu d'escale. Cet auteur - qui fut, en plus d'être un historien de talent, un marin avec le grade d'amiral de la Marine des États-Unis -, après nous avoir appris (à tort) l'origine de l'appellation de l'archipel des Saintes, assure que l'approche [de la flotte, à la Guadeloupe] était « spectaculaire ». Puis il soutient hardiment que « *gagnant le rivage près de l'actuel village de Capesterre, la flotte le longea au sud et à l'ouest, à la recherche d'un mouillage convenable – tandis que les Caraïbes prenaient la fuite à la vue de ces curieux bateaux.* » Et l'auteur, sans doute (mal) inspiré par l'Esprit Saint, d'ajouter : « *À la fin de soirée du 4 novembre, la flotte mouilla l'ancre dans une anse de nos jours nommée Grande Anse [de Trois-Rivières ou de Deshaies ?], à l'abri des vents du nord-est mais ouverte à la mer. Ils y passèrent six jours.* ». Eu égard au court laps de temps présumé de la navigation, il ne peut s'agir que de Grande Anse de Trois-Rivières (Fig. 7) et non pas de Deshaies (Fig. 8). Quand on connaît les lieux, on ne peut que sourire de ce « mouillage convenable », sans cesse balayé qu'il est par le vent d'est et la houle venant du sud ! Comme le dit Yacou avec humour, à propos de certaines idées de Morison, « *on saisit déjà ici la savante déviation morisienne* » ; et d'ajouter, un brin caustique : « *Il s'agit là d'une interprétation où l'empirisme le dispute à l'intellection* » !

Le reste du récit de Morison emprunte, *grosso modo*, les « dits » des anciens auteurs cités *supra*.

Toutefois, fait qu'ont négligé bien des commentateurs, Morison donne un extrait de la carte de Piri Reis (dessinée en 1513) comparée à celle des « *cartes modernes de marine* » (Fig. 9 et 10), extrait qui requiert notre attention, mais carte que de rares auteurs considèrent comme un « faux grossier » – ce qui est loin d'être prouvé, étant donné que les analyses scientifiques auxquelles ont été soumis le document (un parchemin) démontreraient que support et encre dateraient bien du début du XVI^e siècle. Représentant le monde connu à son époque, la carte a été trouvée en 1929 lors de la restauration du palais du Topkapi, à Istanbul. Examinant cet extrait de la

carte de Piri Reis donné par Morison, on aperçoit, peu avant la pointe extrême du nord-ouest de la Basse-Terre (Pointe du Gros-Morne, à Deshaies), le tracé d'une anse que suit celui d'une large baie – ce qui des plus curieux.

D'où est-ce que l'auteur de la carte tiendrait ses informations ?

Morison écrit : « Il y a quelques années, il a été retrouvé à Constantinople une carte du monde dressée par un cartographe ottoman, Piri Reis, sur laquelle une inscription indique que la partie montrant l'archipel des Antilles avait été copiée à partir d'une carte marine du « Gênois et Infidèle Colomb ». Celle-ci aurait été trouvée à bord d'un bâtiment capturé par les Turcs. Piri avait pu rédiger la sienne grâce aux informations supplémentaires fournies par un captif ayant participé aux trois expéditions du « fameux infidèle ». La plus grande partie de la carte montrant le Nouveau Monde est si « fabuleusement » incorrecte, ajoute Morison, qu'il est impossible qu'elle ait été reprise à partir d'une carte marine de la main de Colomb. À côté de certaines îles Caraïbes tracées de façon conventionnelle, les noms donnés par Colomb n'ont pas été mis au bon endroit. Cependant, un groupe de huit îles, que nous reproduisons ici, est une représentation quasi fidèle de la Guadeloupe et de ses dépendances – ce qui suggère que Piri a vraiment eu en main une copie d'une carte marine dressée par Colomb lors de ce voyage. Le nom Vadluk, qui est peut-être la meilleure façon de rendre la sonorité du mot Guadalupe pour un Turc, est rattaché à une île dont la position actuelle est celle de Nevis, tandis que la vraie Guadeloupe, qu'il appelle Kalevut, pourrait être une corruption insolite de l'appellation caraïbe Kalucaera, Kerkeria ou Quiqueri ». On aura noté la contradiction introduite par Morison à propos de Christophe Colomb.



Fig 7 – Grande Anse de Trois-Rivières, par mer calme



Fig. 8 - Grande Anse de Deshaies avec au fond le «Gros Morne»

Enfin quel était ce « captif » providentiel, on ne nous le dit pas. Serait-ce une allusion voilée à Jean de la Cosa, auteur de la fameuse mappemonde de l'an 1500 où figurent les premières découvertes du Nouveau Monde ? Jean de la Cosa ne fut tué par les indigènes de la Terre ferme qu'en 1509.

La carte de Piri Reis a été étudiée en détail par Gregory McIntosh dans son livre (2000). Citant Kahle (1931, 1933) - le premier lettré ayant étudié la carte -, McIntosh dit que l'aspect le plus notable de la carte du Turc est qu'elle correspondrait, pour l'auteur allemand, à un modèle établi par Colomb en 1498, date qui serait erronée. Dans son ouvrage, de même que dans un article publié sur internet (2009), McIntosh soutient, arguments à l'appui, que Piri Reis a usé de cartes portugaises (ce qu'avance aussi Kahle) pour établir la sienne, et confirme qu'il se serait basé sur une carte levée par Colomb lors de son second voyage, à cause de certains indices. – Et pourquoi pas ?

Dans son superbe ouvrage publié en 1980, Paolo Emilio Taviani donne une reproduction de la carte de Piri Reis. Il précise qu'une des « notes » accompagnant la carte du Turc (dont le vrai nom serait Piri Haji Mehmet) indique : « Ces côtes s'appellent les Antilles. Elles ont été découvertes en l'an 896 du calendrier arabe. On dit que c'est un Gênois infidèle, du nom de Colomb, qui aurait découvert cet endroit ».

À propos de la carte de Piri Reis, et de certains faits sujets à caution se rapportant au second voyage de l'Amiral (en particulier à sa lettre de 1494), nous faisons nôtre la remarque de Valera et Gil dans leur présentation des « œuvres complètes » de Christophe Colomb : « Une saine méfiance, écrivent-ils, ne doit pas se convertir en une hypercritique stérile et vaine qui, portée à ses ultimes conséquences, conduirait à la négation même de l'Histoire ». Ce qui nous oblige à explorer les multiples aspects de l'énigme, et à nous efforcer d'en saisir les tenants et aboutissants pour aboutir à une dialectique cohérente.

Jean-Pierre Moreau (1992), se basant principalement sur les écrits de Diego Chanca (*in* Navarrete), de même que sur le *Libro Copiador*, énonce : « On a longtemps pensé que l'Amiral avait pris pied en Guadeloupe à l'actuel emplacement de Sainte Marie, pourtant une lecture attentive de Las Casas montrait clairement qu'un seul bâtiment fut envoyé en reconnaissance... mais l'ensemble de la flotte avec l'Amiral ne mouillera pas à cet endroit mais poursuivra son chemin plusieurs lieues avant de trouver un port jugé convenable ». Il ajoute que la

« nouvelle source » [la lettre de l'Amiral de 1494] « nous amène à situer ce port au nord de la côte sous le vent, sans qu'il soit possible de préciser davantage, à Sainte-Rose ? à Deshaies ? ». Nous avons démontré, à propos de l' « Arrivée des Premiers Habitants à la Guadeloupe en juin 1635 » (Chalumeau, 2008), combien il est difficile à des navires à voiles de remonter la côte, face au vent à partir de la pointe de Deshaies vers Sainte-Rose, sauf les (rares) fois où le vent souffle du nord-ouest – sans compter les dangers représentés par les nombreux hauts-fonds parsemant ces lieux dès la baie de la Perle, à Riflet. D'ailleurs, comment 17 bâtiments pourraient-ils ancrer dans une anse aussi étroite que celle du village de Deshaies, sachant que des baies plus adéquates se trouvent bien avant et le long de la côte, et cela, après rien qu'une journée de navigation ? Il est à noter que la baie après celle de Deshaies, « Grande-Anse », serait bien plus adéquate, eu égard à son étendue et quoiqu'elle soit exposée à la houle (souvent très forte) du nord-ouest.

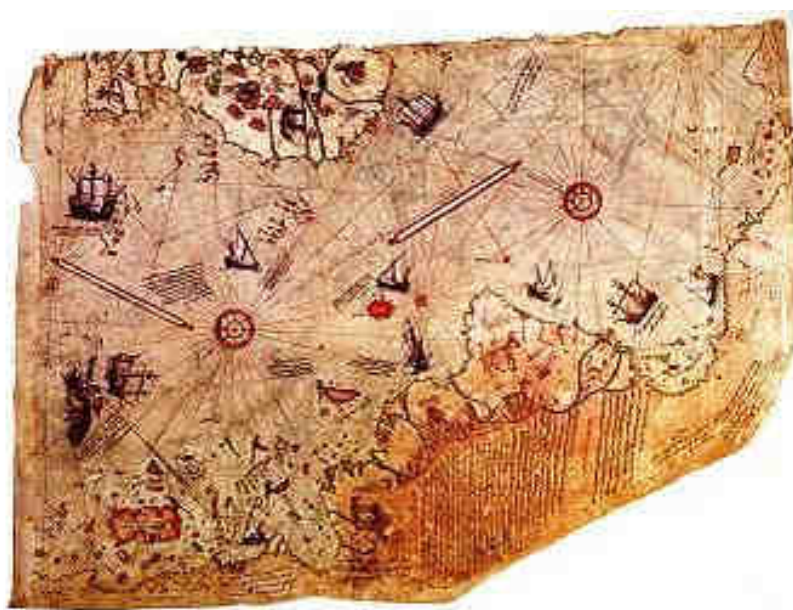


Fig. 9 – carte de Piri Reis

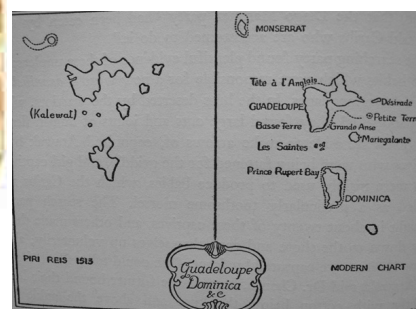


Fig. 10 - cartes de Piri Reis et moderne (extrait)

Moreau, à tout coup, s'est laissé abuser par la lettre de l'Amiral qui écrit : « *Je courus ainsi sur la côte de cette île sans pouvoir trouver de port ni de fond où mouiller, jusqu'à ce que j'arrive à la partie nord...* » (cf. *supra*). Se trouvant au sud de la Basse-Terre de Guadeloupe, Colomb pensait aller « vers le nord » (lieu sûrement plus calme dans son esprit, et qui correspondait à sa route prochaine), ce qui ne signifie pas qu'il y soit arrivé ! Avec un peu de logique, et de connaissance de la topographie des côtes de la Basse-Terre - sans compter le décompte du temps nécessaire d'une navigation à la voile pour atteindre Deshaies depuis Sainte-Marie/Capesterre -, Moreau n'aurait pas commis pareille erreur. De même qu'Alain Yacou (1992), partisan d'un débarquement non loin de Capesterre, qui se pose la question de savoir « *pourquoi préférer aujourd'hui la zone de Deshaies-Sainte-Rose à celle de Petit-Bourg ?* »

Bien que les écrits de Fernand Colomb soient sujets à caution souvent, et que l'Amiral n'ait rien précisé à ce sujet (lieu exact d'ancrage), Yacou (1992) souligne que [le jour du départ de la Guadeloupe] « *l'Amiral, nous dit très exactement Fernand qui suit ici de près le Journal de son père, navigue le long de la côte de la Guadeloupe en direction du nord-ouest pour se rendre à l'Espagnole.* » Et Yacou de conclure avec raison : « *C'est dire que s'il était au nord de la côte sous le vent, comme on l'a assuré, à Sainte-Rose ou à Deshaies, il n'aurait pas à longer ladite côte.* ». On présume que Fernand voudrait dire qu'en partant pour l'île Espagnole, son père aura quitté le lieu d'ancrage de Guadeloupe et longé la côte ouest de la Guadeloupe « *en direction du nord-ouest* ». Ce qu'a compris Yacou, et que nous entendons⁶.

Dans un premier ouvrage édité en 1992 (lequel sera suivi d'un mémoire, publié en 1993 dans un collectif), Alain Yacou a réalisé une étude magistrale de la découverte de Guadeloupe par Christophe Colomb que nul, s'intéressant à ce sujet, ne saurait ignorer. C'est ainsi que nous partageons bien de ses assertions, à l'exception de deux d'entre elles (et pas des moindres, à dire vrai). Ainsi, à propos des écrits de Las Casas (1552-1561, et traduction française de 1983), qui se serait basé, pour rédiger sa relation, sur une copie du « *Journal de bord de Christophe Colomb* », Yacou énonce : « *On ne saurait mieux avouer son ingérence par trop flagrante, confesser ses immixtions sans doute nombreuses ou révéler que l'on a procédé à des aménagements à sa*

convenance ». Cette phrase, élégante et très juste, s'applique à quantité de « relations » et d'études, à commencer par celles de Fernand Colomb (1571, et traduction française de 1896) et d'un nombre impressionnant d'auteurs dont même Morison, grand spécialiste s'il en est de Colomb pourtant, ne peut être totalement exclu. Il faut y associer Jean-Pierre Moreau (1992), bon connaisseur des Îles (il est l'auteur d'une thèse sur « *la navigation européenne dans les petites Antilles aux XVIe début XVIIe* »), mais qui, en l'occurrence et comme nous l'avons vu, s'est laissé emporter par son enthousiasme sans tenir compte des réalités intrinsèques ; de même que MM. Jules Ballet et Jacques Adélaïde-Merlande (*in* Yacou), tous deux historiens et géographes mais hommes de mer que nenni, qui soutiennent qu'il « *n'existe sur cette côte qu'une baie pouvant recevoir des navires, c'est celle de Sainte-Marie qui se trouve à peu plus de deux lieues de la rivière du Grand Carbet* » ! Il serait superflu, et bien trop long sinon inutile, d'exposer les foisonnantes hypothèses et les écrits divers, hypothèses et écrits que l'on retrouvera aisément à partir de la bibliographie – et davantage, de s'attacher à les réfuter.

Toujours à propos du second voyage de l'Amiral et à partir de sa lettre de 1494, concernant le lieu du débarquement, Yacou précise : « [II] nous est circonscrit par avance un périmètre précis autour de l'embouchure de la rivière du Grand Carbet et dans la zone où s'étendent les territoires respectifs des actuelles communes de Capesterre Belle-Eau et de Trois-Rivières. » Rappelons que cette rivière se trouve non loin de Saint-Sauveur, et qu'elle coule à partir de la dernière chute du Carbet. Yacou ajoute : « *Est-il besoin de le souligner ? Le tout premier débarquement en terre guadeloupéenne a bien lieu sur le territoire de l'actuelle commune de Capesterre Belle-Eau...* » Et d'écrire, non sans lyrisme et au contraire de cette forme gnostique de créativité qu'il affectionne pourtant : « *C'est là que la géographie a donné, dirons-nous, rendez-vous à l'histoire* » !

Et c'est là que l'auteur commet, à son tour, une grave erreur – chose excusable, car il n'est pas marin et semble ignorer, lui aussi, la topographie des lieux. Enfin, d'où tient-il que l'escadre aurait mouillé à cet endroit précis de la côte, après que l'Amiral (!) eut sauté dans sa chaloupe [à Sainte-Marie] pour descendre sur le rivage afin de porter « *ses premiers pas vers les maisons* » ? Se fierait-il au récit de Chanca qui écrit : « *Nous la longeâmes plus de deux lieues [11 km] pour y chercher un port... Après avoir fait les deux lieues susdites nous trouvâmes un port ; mais il était déjà bien tard* », sachant que Sainte-Marie se trouve effectivement à environ 10 km de l'embouchure du Carbet ? Et pourquoi placerait-il une telle confiance dans cette partie de la relation de Chanca, dont nous avons noté les incohérences ? Il faut se rappeler aussi que Colomb en personne se plaint de la « brume » et de l'état de la mer – déjà pas très commode en temps normal le long de la côte sud de la Basse-Terre, avec la présence des hauts-fonds et des cayes ici et là.

Par ailleurs, quoique Yacou assure qu'il serait temps pour les Antillais de « *saisir l'événement comme un prétexte pour faire acte de patrimoine...* », il réproouve, semble-t-il, l'érection du mémorial de Sainte-Marie comme étant, chose curieuse sous sa plume, « *l'expression de la sensibilité d'un autre âge* », choix qu'il assure respecter « *à tous les égards* ». Fait d'importance, il préconise à la Guadeloupe la création d'une maison-musée consacrée à Colomb, ce qui est une idée séduisante que nul, dans cette île et à part lui, n'avait jamais songé à mettre en œuvre – et cela n'est pas cas isolé !

En 1993, sous la direction d'Alain Yacou et de Jacques Adélaïde-Merlande, paraît l'ouvrage collectif auquel ont contribué de nombreux auteurs – dont Alain Yacou, avec plusieurs contributions dont l'une est intitulée « *La découverte de la Guadeloupe. Faits et récits* ». Il reprend, à peu près, ce qui a été dit dans l'ouvrage de 1992, avec plusieurs développements concernant, en particulier, les « *trois témoins de plume* » présents lors de l'arrivée à la Guadeloupe – développements toujours fort bien exposés et documentés. Mais si Yacou considère toujours le lieu du premier débarquement comme étant à l'embouchure de la rivière du Grand Carbet, il ajoute de façon un peu cryptique : « *Est-il besoin de le souligner ? Le tout premier débarquement en terre guadeloupéenne a bien lieu sur le territoire de l'actuelle commune de Capesterre Belle-Eau. Que, dans la circonstance, l'Amiral soit, en raison même de son rang, resté assez loin de la première scène de l'histoire de la découverte de la Guadeloupe ne change rien à l'affaire...* ». Après avoir rappelé le rendez-vous de « *la géographie avec l'histoire* », il précise : « *Bien évidemment - on le sait -, le lieu du tout premier débarquement n'est pas celui où l'Amiral a ancré sa flotte au cours des sept jours d'escale à la Guadeloupe du 4 au 10 novembre 1493. Nous touchons là un problème délicat puisque la tradition respectable de la baie de Sainte-Marie a été mise en cause en son temps par l'Américain Morison au profit de Grande-Anse de Trois-Rivières et plus récemment encore par d'autres [soit par Jean-Pierre Moreau, loc. cit.] au bénéfice de Deshaies et de Sainte-Rose.* »

En dépit d'une lecture attentive, cette partie de l'étude ne permet pas d'appréhender clairement le sentiment de l'auteur à propos du lieu où la flotte aurait fait escale et celui où l'Amiral aurait posé le pied. Et comment imaginer un instant que, les bâtiments sur le fer, l'Amiral n'ait pas foulé le sol avant tout son monde ?

Un peu plus loin, Yacou rapporte cet étonnant passage de la lettre (celle de 1494 toujours) de Christophe Colomb, extrait qui montre combien l'esprit de l'homme, aussi « génial » soit-il, peut parfois se perdre dans les méandres d'un irréel patent. *« Ici dans cette île, loin de l'endroit où j'avais jeté l'ancre, il y avait un village où était parvenue une barque d'une des caravelles, et ses habitants s'étaient tous enfuis ; dans leur hâte, ils avaient laissé un enfant âgé d'un an, qui était resté seul pendant six jours dans cette maison. Et comme chaque jour on allait à cette maison et ce village et qu'on y trouvait toujours cet enfant avec une poignée de flèches, et qu'il venait toujours au bord d'une rivière qui coulait là et qu'il y buvait, puis retournait dans sa maison, toujours joyeux et gai, j'ordonnai de l'emmener à la grâce de Dieu et je le fis confier à une femme... »*

Voilà qui est surprenant : un petit Caraïbe **d'un an** qui commet pareils exploits ! Faut-il en conclure que Colomb s'est laissé abuser par son aspect juvénile, cet enfant (qui déambule en station debout, il faut le présumer !) étant un « surdoué », ou bien un exemple rarissime de cas tératologique – un cas de progéria au stade primaire qui n'affecterait que son mental ? On subodore que le petit Caraïbe s'occupait aussi de sa cuisine, vaquant à ses besoins et occupations, et que ni la solitude ni les « dieux étrangers » (ou les diables) ne l'effrayaient point.

On a peine à croire que Christophe Colomb soit l'auteur de telles fadaïses. À moins que ce jeune Caraïbe eût oublié de grandir et que son phénotype présentait un aspect enfantin – cause de l'évaluation erronée de son âge, de la part de l'Amiral.

Faisant acte de générosité (car il est vrai que personne aux Antilles françaises, et à notre connaissance, ne se soucie de nos jours d'honorer la mémoire de la « race » caraïbe insulaire vite relouée à six pieds sous terre par les gens venus d'Occident... mais les Caraïbes ne sont pas les seuls oubliés !), Alain Yacou (1992), sans crainte de se contredire et en dépit de l'invraisemblance notoire concernant le garçonnet, propose d'ériger, à l'embouchure de la rivière du Grand Carbet, une stèle *« à la mémoire de l'enfant caraïbe, premier interlocuteur malgré lui et première victime de la rencontre... »*.

Ne serait-il pas louable d'ériger plutôt un monument à la mémoire de ces « premiers occupants » disparus, de même qu'à celle des premiers Français débarqués dans l'île en juin 1635 en mettant l'accent sur l'esprit d'entreprise de l'Homme ? Mais comme le disent nos amis Anglais, *« he that died half a year ago, is as dead as Adam »* qu'on peut traduire par : *« qui est mort depuis longtemps, de lui on se souvient autant que d'Adam »*.

Le lieu d'ancrage de la flotte sur la côte sous-le-vent de Guadeloupe, et le débarquement de l'Amiral : vers la sortie du labyrinthe des questionnements et des solutions dépourvues d'assise adéquate.

Reprenons l'écrit de l'Amiral : *« [De Marie-Galante] le lendemain je levai l'ancre très tôt et mis à la voile pour une autre île, qui se trouvait à neuf lieues au nord, et où j'arrivai un peu plus tard le même jour... Je ne trouvai pas de fond, de sorte que je passai ainsi une grande partie de la journée avec un vent fort et une grosse mer. »*

Notons d'abord qu'une lieue marine est égale à 5,50 km, un mille nautique à 1,850 km, et qu'un nœud marin est égal à un mille nautique par heure. Les bâtiments de l'époque avançaient à quelque 4 lieues à l'heure⁷, 5 au grand maximum – cela en fonction des amures et de l'état de la mer, de la force du vent et des courants, mais aussi du type de navire et de son gréement.

Admettons que l'Amiral ait levé l'ancre à Saint-Louis de Marie-Galante - un lieu idéal pour mouiller avant de continuer sa route - vers cinq heures du matin. La distance le séparant de Capesterre/Sainte-Marie est d'environ 30 km – soit 5,5 lieues ou un peu plus de 16 milles, quoique Colomb indique *« 9 lieues »* dans sa lettre. À la vitesse de 4 nœuds ou un peu plus - voguant tribord amure et sans tirer de bords, puisqu'il bénéficie du vent soufflant de l'est - il lui faudra, compte tenu des aléas, environ 5 heures de navigation. Il atteindrait la côte donc vers dix heures. De la hauteur de Sainte-Marie à un peu après la Pointe de Vieux-Fort, la distance à couvrir à la voile est d'environ 33 km (soit 6 lieues ou 18 milles nautiques). La flotte filant à 5 nœuds, puisqu'elle va vent arrière et qu'elle bénéficie du fort courant d'est en ouest, il lui faut encore quelque 4 heures pour atteindre la hauteur du Vieux-Fort. Il est alors 14 heures. L'Amiral doit impérativement trouver un lieu d'ancrage avant dix-huit heures. À partir de là, le vent ayant faibli avant la hauteur de la ville de Basse-Terre, et les courants n'étant plus porteurs, la flotte ne peut progresser à guère plus de 2 nœuds. De ce lieu à l'Anse à la Barque (Basse-Terre de Guadeloupe), on dénombre 15 km, soit 2,7 lieues ou 8 milles nautiques ; à cette vitesse, la flotte y arriverait vers 18 heures ou un peu avant.

Pourquoi faire le choix de l'Anse à la Barque (Fig.11) ?

À cela, deux raisons. Il nous semble que c'est le seul endroit de la côte Sous-le-Vent où l'Amiral peut ancrer *« très avant dans les terres »* – si on prend ceci au pied de la lettre, quoiqu'une telle phrase doit être entendue comme *« le long de la côte »* comme déjà signalé⁸ ! Mais est-ce que 17 naves peuvent y ancrer ?



Fig. 11 – Anse à la Barque de Bouillante



Fig. 12 – Baie de Bouillante

Cela ne devrait pas poser problème, étant donné que la mer est calme et que les fonds permettent de s'y affourcher facilement depuis le proche rivage. Certes, les vents y sont parfois rabattants, mais cela n'est pas un handicap majeur. Si l'anse ne mesure guère plus de 600 m de large sur 400 m de profondeur environ, les fonds sont de l'ordre de 6 à 13 m, et il n'y existe pas de récifs la protégeant. S'y jettent aussi deux rivières qui se rejoignent peu avant le rivage. Or on sait que la présence d'eau douce en abondance près des côtes facilite l'habitat caraïbe, d'autant que la pêche (et la chasse) y est des plus fructueuses. De plus, c'est un lieu idéal pour y faire aiguade.

Nous avons pensé aussi à la baie de Bouillante (Fig. 12) dont les dimensions (largeur, profondeur) sont supérieures à celles de l'Anse à la Barque, avec des fonds de 11 à 13 m. S'y déversent plusieurs rivières. Toutefois, elle se trouve à environ 5 km de l'Anse ci-dessus, plus au nord ; or, en novembre, il fait nuit dès dix-huit heures et la brise s'inverse. De plus, cette baie est davantage « ouverte » à la mer, et (d'après les plaisanciers qui y ont fait relâche) d'un ancrage peu sûr. Quant aux criques intermédiaires, elles sont bien trop étroites pour recevoir tant de bâtiments.

CONCLUSIONS

En conclusion de tout ceci, force nous est d'admettre qu'à son arrivée à la Guadeloupe, l'Amiral n'a pas mouillé sa flotte à Sainte-Marie (ou à l'embouchure du Carbet, voire à Grande Anse de Trois-Rivières ou tout autre lieu de la côte nord) ni envoyé en reconnaissance quelque marin que ce soit dans ces parages. Et que nul capitaine n'a « sauté dans sa barque » (ou sur son cheval ?) pour se précipiter à terre, damant ainsi le pion à son chef et découvreur du Nouveau Monde.

Eu égard aux invraisemblances et erreurs contenues dans les textes de ceux qui prétendent avoir été des témoins dignes de foi, nous devons mettre en doute la véracité de bien des faits qu'ils exposent et qui se situent au moment du second voyage ; et aussi tenir pour aléatoires bien des parties d'écrits de ceux qui ont laissé des « mémoires » ou des « relations » basées sur le « journal du second voyage de l'Amiral », journal disparu et dont seules deux personnes ont eu connaissance. Enfin, nous devons considérer la « lettre » de Syllacius comme suspecte à bien des égards, à cause qu'il se base sur une missive inconnue, et sur des faits rapportés par un matelot (également inconnu) ayant participé au périple, mais certainement inculte et désireux de se mettre en valeur ⁹.

Quoique la lettre de Christophe Colomb aux Rois Catholiques de janvier/février 1494 contienne quelques bourdes et invraisemblances, nous avons l'obligation d'accepter sa « supériorité intrinsèque » sur tout autre relation de ses contemporains. En outre, nous avons le sentiment (résultant de leurs écrits) que celles d'entre ces personnes ayant fait œuvre écrivassière se sont basées, peu ou prou, sur des fractions de la lettre de l'Amiral – ce qui n'exclut pas leur participation, tout au moins pour les navigants, ni qu'ils aient pu être des témoins de telle ou telle autre situation ou encore des interlocuteurs du chef de l'expédition ¹⁰.

Enfin, à partir des impératifs maritimes et autres tels que nous les avons montrés, il faut admettre que l'armada de l'Amiral a mouillé à l'endroit le plus propice de la côte sous le vent, soit à l'Anse à la Barque de Basse-Terre de Guadeloupe ¹¹

NOTES

¹ Dans cette étude, à l'exemple de nombreux auteurs, j'ai souvent usé du substantif « l'Amiral » pour désigner Christophe Colomb. Après qu'il eut effectué son premier voyage, il reçoit des Rois Catholiques le titre de : « *Don Cristobal Colón, Amiral de la Mer Océane, vice-roi et gouverneur des îles et de la Terre ferme des Indes* ».

² On trouvera des maquettes des navires de Colomb (ceux du premier voyage) dans quantité de musées océanographiques. Celles du « Faro a Colón » de Santo Domingo (République Dominicaine) (Fig.15), bien qu'elles soient de fabrication récente, sont parmi les plus grandes – mais hélas fort mal présentées. Les tableaux de maîtres anciens conservés dans les grandes capitales mondiales sont des précieux indicateurs quant à la configuration des navires de ces lointaines époques. Noter que les caravelles se manœuvrent aisément, quelle que soit l'amure (elles ont, pour la plupart, des voiles latines). Il n'en est pas de même des caraques, bien plus lourdes, qui portent des voiles carrées.

³ Voir les définitions des termes spécifiques dans *l'Encyclopédie méthodique de la Marine* (1783-1787) ; consulter aussi l'intéressant ouvrage de Pierre Sizaïre, *Traité du parler des gens de Mer* (1996).

⁴ Il faut y ajouter les capitaines des « barges » (la plupart grées en goélettes) en provenance des îles du nord. Ces vieux loups de mers (les goélettes « nordiques » étaient nombreuses tout au long du XXe siècle jusqu'en 1960 à peu près ; elles ont disparu depuis) se méfiaient beaucoup des parages de la côte sud de la Basse-Terre, parages jugés comme « vraiment raides » à cause des vents et des courants contraires, mais aussi du temps changeant (propos tenus par certains capitaines à mon père alors négociant sur les Quais de Pointe-à-Pitre, en ma présence). Un tel voyage pouvait durer plusieurs jours (cf. Robequain, 1949, pour le récit d'un voyage en goélette de la Guadeloupe à Saint-Barth).

⁵ Notons tout d'abord que, dans le livre de Gavin Menzies, tout commence, comme chez Stevenson (« l'île au Trésor »), par « *une découverte des plus incroyables, celle d'un indice dissimulé dans une vieille carte* » : celle du Vénitien Pizigano, carte datée de la seconde moitié du quinzième siècle. Dès lors, de fil en aiguille, l'auteur va remonter le temps et, de découvertes en découvertes, dévoiler comment les Chinois, en l'espace de quelques années, ont vogué à travers le monde à bord d'énormes jonques (les « vaisseaux-trésors » de Menzies) sur lesquelles avaient pris place des milliers d'hommes. Comme il se doit, les stèles et cartes chinoises anciennes (en particulier celle d'un certain Liu Gang, datée de 1418), vont apparaître pour corroborer les récits que nous offre Menzies.

Quoique cet ouvrage ne nous éclaire en rien quant au second voyage de l'Amiral (l'objet du livre étant de dénier à Christophe Colomb son rang de « premier découvreur »), il est intéressant de rendre compte de la façon de certains faits historiques sont repris et modulés pour, après une « cuisine » élaborée, étayer des raisonnements qui se veulent des certitudes. Lorsqu'on procède à une lecture attentive de ce séduisant ouvrage – notamment pour tout ce qui concerne la découverte des Antilles par l'amiral Shou Wen quelque 70 ans avant Colomb – la question qui vient à l'esprit est : s'agit-il d'un splendide canular, d'un roman « géo-historique » mâtiné d'essai, ou encore d'une mystification telle celle, en matière scientifique, de l'ouvrage qui trompa plus d'un à l'époque de sa sortie, « *Anatomie et biologie des rhinogrades, un nouvel ordre de mammifères* » de Harald Stümpke (1961) ? Car les arguments avancés par l'auteur, outre les documents chinois « perdus » pour la plupart, – « analogie » de faune et de flore entre les continents asiatique et américain, « parenté » des populations amérindiennes et chinoises prouvée par l'ADN, fabrication d'objets en laque dans une ville du Michoacán (Uruapán, au Mexique)... –, tout cela ne tient pas vraiment la route. Certes, Menzies, un maître de la démonstration *ex-cathedra* c'est un fait, a beaucoup lu – mais souvent mal. Ainsi de l'« île de Satan », c'est-à-dire la Guadeloupe (appelée *Man Satanaxia* dans une des cartes de Bianco, voir *infra*), à propos de laquelle il écrit ce qu'il faut bien qualifier de pur délire. Après nous avoir décrit comment Shou Wen découvre les Saintes (« l'île de Saya ») un soir de nouvelle lune, soit le 25 novembre 1421 (!), le voilà qui fait voile avec son armada de « vaisseaux-trésors » pour la Guadeloupe.

Voici ce qu'écrit Menzies à ce propos, et qui éclairera le lecteur : « ... j'étais en mesure d'estimer que les jonques avaient dû mouiller dans la baie de la Grande Anse, dans le sud de la Guadeloupe, un peu après midi. Je les imaginais, refaisant leur provision d'eau douce, sur fond d'orchidées et d'hibiscus blancs, rouges et bleus (« le vent y est chargé de doux parfums »). Manioc, poivrons et yuccas, en partie comestibles, étaient à leur disposition... Je les voyais, ces marins courant sur le rivage, lavant leur linge, ravitaillant leurs navires. Quel délice ce dut être pour eux de pouvoir enfin se baigner dans ces eaux chaudes après un mois de mer ! » Tout cela, il faut le croire, à l'ombre des ananas en fleurs, et tout ce monde chouchouté par les gentils Caraïbes.

Ne croirait-on pas un extrait des « *Veillées des Chaumières* » ?

Comme Christophe Colomb « *soixante-dix ans plus tard* », la flotte découvre « *le pic volcanique* » de la Soufrière, « *à 18 milles au nord-ouest... Sept rivières dévalent ses flancs orientaux. La plus spectaculaire produit les chutes de Karukera, hautes de plus de 120 mètres. Les Chinois, qui étaient en mer depuis plus de trois mois, n'avaient pas pu dédaigner cette occasion de se ravitailler en eau douce. Ils avaient dû changer de cap pour rejoindre ces cataractes* ».

Et plus loin : « *Souvent, dans l'est des Caraïbes, une brise de mer se lève à l'approche de la nuit, qui vient rafraîchir les îles. Les Chinois, qui mouillaient dans une baie exposée aux vents de l'Atlantique, avaient dû chercher un havre plus abrité pour la nuit. À deux heures de mer, sur cette côte est, ils avaient dû trouver un mouillage bien isolé, entre deux îles coralliennes, dans le sud de la baie Sainte-Marie...* »

Voilà cet expert maritime et grand marin (état que Menzies rappelle volontiers à son lecteur) qui fait remonter les jonques depuis Grande Anse, vent debout et à contre-courant, pour aller s'abriter dans la baie de Sainte-Marie !

Notons en passant qu'il ne connaît pas, chose étonnante pour un tel érudit, la mappemonde de Jean de la Cosa (1500), de même que les ouvrages d'Alexandre von Humbolt (1836-1839). Humboldt a longuement débattu de la carte de Pizigano, conservée alors à Parme (Humboldt donne la date de 1367, et précise qu'elle est « *mal recopiée par M. Buache* » ; Menziès la reprend de 1424, avec pour nom d'auteur « Pizzigano » : la confondrait-il avec celle du duc de Weimar ?). Humboldt discute aussi de la carte du duc de Weimar (1424) - sans signature d'auteur, nous dit-il, et qui se trouve dans la bibliothèque de ce duc -, ou encore de l'Atlas de 1436 du Vénitien Andréa Bianco (élève présumé de Fra Mauro, l'auteur d'une fort belle mappemonde datée de 1459 et conservée à Venise) dans lequel apparaîtrait pour la première fois le nom d'Antillia et de *Man Satanaxia*. Enfin, Menzies nie que la carte de Piri Reis est censée avoir été levée *in situ* par un proche de Colomb, voire par l'Amiral lui-même. Pourtant, d'après lui, cette carte-là aurait été copiée par « *un marin espagnol qui avait accompagné Colomb... avec les commentaires du grand homme* ». Il précise : « *Ni ce marin ni aucun autre compagnon de Christophe Colomb n'aurait pu dessiner cette carte, car ils ne dépassèrent jamais l'équateur au cours de leurs voyages* » ! Le modèle serait un planisphère de 1428 – planisphère hélas « *perdu* », comme de bien entendu.

Enfin, *last but not least*, l'auteur et marin de haut-bord - lequel nous apprend que « *lorsque j'ai des soucis, j'ai l'habitude d'adresser une prière à la Sainte Vierge et de me nourrir de sandwiches au bacon* »... Mais quel rapport entre la Vierge et le bacon ? -, qui se pique aussi d'étymologie, cherchant à découvrir l'origine du nom « Antilia », nous dit comment, bardé de dictionnaires divers et abreuvé de prières, il l'a découverte. Mais il oublie (le Génie de son sandwich au bacon l'aurait-il mal informé ?) qu'Alexandre von Humboldt l'a fait bien avant lui, qui, à partir des travaux de M. Buache, nous apprend que ce nom d'Antillia « *peut, sans doute, se décomposer en deux termes portugais : ante et ilha...mais, conformément au principe analogique ... signifie, non pas ce qui est à l'opposé d'un continent, mais à d'autres îles* ».

Concernant les Antilles, Gavin Menzies est « *persuadé qu'Antilia et Satanazes [« les îles de Satan »] étaient en fait les îles de Porto Rico et de la Guadeloupe, dans la Caraïbe* ». Toujours farceur mais jamais à court d'arguments, Menzies nous apprend que si la Guadeloupe fut nommée « *l'île du démon* » c'était parce que « *ce paradis naturel* » était peuplé « *de tribus anthropophages* » ! Telle n'est pas l'opinion de Humboldt, qui explique pourquoi et d'après à partir de son étymologie (de l'arabe *Al Tin*) le vocable « *la Antilia* » - devenu « *Antinna* » puis « *Antilla* » - signifierait « *l'île des Dragons marins* ».

Pour en terminer, Menzies semble ne pas connaître non plus les ouvrages du sinologue Klaporth, ni a fortiori le « *Traité de la sphère céleste* » du jésuite portugais, le père Manuel Díaz, dont un compte rendu à été publié dans « *le Journal des savants* » en 1833, et que l'on peut télécharger sur internet. On y apprend que « *l'original de la mappemonde* » (incluse dans un ouvrage en 3 volumes publié à Canton en 1820 sous le titre de *Houan Thian Tho Choue*), a pour but de « *donner une idée de l'état des notions cosmographiques et géographiques chez les Chinois* », d'après le même journal. Or, nous dit Humboldt, les « *fantaisies* » de certains cartographes européens étant arrivées jusqu'en Chine, l'auteur cantonnais ne fit que combiner « *les notions européennes avec ce que l'on savait de la cosmographie de l'époque des dynasties des Yuan, des Ming, et des Manchous* » pour établir sa mappemonde. Quand on sait par ailleurs l'habileté des artistes chinois à fabriquer « *d'authentiques* » objets de ces lointaines époques et de les vieillir à la demande (un récent documentaire filmé a été consacré à ce sujet) grâce aux techniques modernes les plus élaborées, on se doit à la vigilance concernant bien des « *trouvailles* » venues d'Extrême-Orient.

Il est certain qu'il faille appliquer (ô combien !) à Menzies la citation d'Alain Yacou citée *supra* à propos de Morison, mais saluer bas le talentueux romancier qui tente de nous faire prendre des vessies pour des lanternes.

Il est toujours surprenant de lire, sous la plume de « spécialistes », comment les peuples « extra-atlantes » ont découvert l'Amérique avant Christophe Colomb. Certes, on sait comment les Asiatiques, franchissant le détroit de Behring, ont peuplé l'Amérique. Et comment, il y a 15.000 ans à la faveur d'une des dernières grandes glaciations, des Européens de race blanche ont, eux aussi, pris pied sur les terres américaines. Au grand *show* de la découverte du Nouveau Monde, outre les gens du continent indien, ne manquent guère que les Africains et les Arabes, les hordes de Gengis Khan, les phalanges macédoniennes d'Alexandre ou encore les légendaires légions de Rome ! Concernant les Africains, c'est chose faite. Il y a deux ans environ, un auteur (qui se prétend « historien et essayiste ») d'origine sénégalaise m'a soumis un manuscrit dans lequel il exposait gravement comment, à leur tour, les Africains avaient découvert l'Amérique (à bord des pirogues ?) avant tout le monde : j'ignore si l'éditeur parisien à qui le manuscrit était destiné a accepté de publier ce passage, n'ayant pas eu le livre en mains ; je présume que oui.

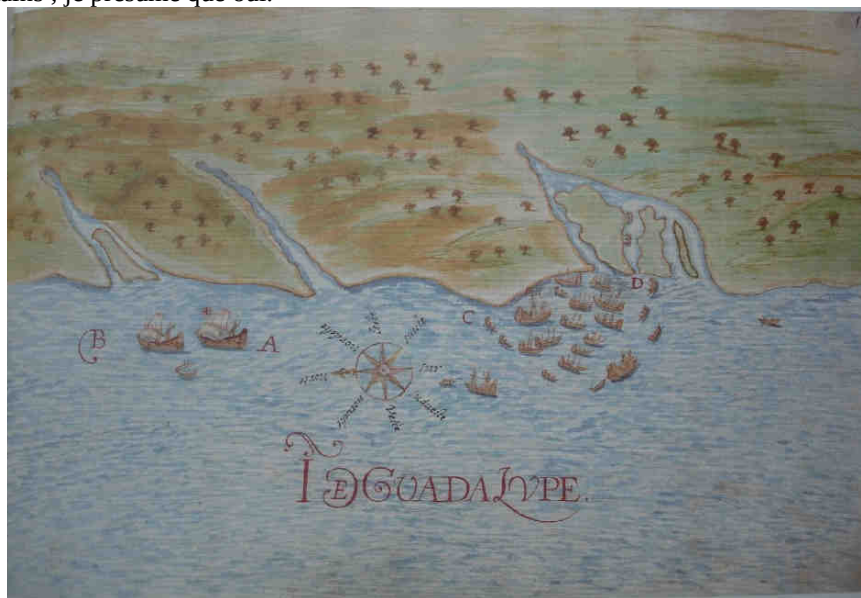


Fig. 13 - Nicolás de Cardona, aiguade ; côte ouest de la Guadeloupe (vers 1612).

⁶ Il est dommage que l'Amiral n'ait pas donné son heure de départ (qu'on présume être toujours à l'aube, vers cinq heures) ni celle de son arrivée à Montserrat, ce qui nous aurait permis de savoir la durée du trajet. (Je précise : de savoir « à peu près », compte tenu de la faible vitesse du vent depuis l'Anse à la Barque jusqu'à la pointe nord de la Guadeloupe, vitesse qui n'est pas aisée à évaluer en l'absence du *Journal de bord*.)

⁷ L'Amiral écrit avoir perdu de vue les îles Canaries le 7 octobre 1493 ; il arrive à la Dominique le 3 novembre, soit une navigation de 27 jours (et non pas 20, comme il le dit). La distance séparant les Canaries de la Dominique est d'environ 5.000 km, soit 2.700 milles nautiques actuels. Toutes choses égales, sa vitesse moyenne est donc de 4,16 nœuds. On aura relevé les erreurs (voire les inventions) de la lettre de 1494 de l'Amiral, ce qui est confondant. Noter qu'il usait (probablement) du mille italien, qui est de 1,477 km ; ce n'est qu'en 1929 qu'a été adopté le mille international de 1,852 km.

⁸ Au début de XVII^e siècle, Nicolás de Cardona (1632), publie son ouvrage illustré de nombreux dessins en couleurs. L'un d'eux représente une portion de la côte ouest de Guadeloupe dont on pourrait croire [à cause des 3 rivières figurées : on augure que les embouchures des rivières à l'époque étaient différentes des actuelles] qu'il s'agit de la Baie de Bouillante. Il dit que « *se aventuran las naos mucho en ella en dar fondo* » (« *pour mouiller, les nef s'aventurent très à l'intérieur [de la Guadeloupe]* » – ce qui semble bien vouloir dire que les bâtiments longent la côte sur une grande distance pour y mouiller [à l'ouest, sur la carte (Fig.13)]).

⁹ On a beaucoup parlé du « grand secret » de Christophe Colomb au sujet de ses voyages de découvertes. Serait-il le possesseur de cartes très anciennes des « Indes » (c'est fort possible), d'un routier, voire des écrits (ou des confidences) d'un pilote inconnu ? On connaîtrait même le nom de cet inconnu : Sánchez de Huelva ! En 1484, « *alors qu'il naviguait entre les Canaries et Madère, une soudaine tempête entraîna son navire, jusqu'à une île qu'on appela par la suite Hispaniola* » raconte Garcilaso de la Vega dans son ouvrage « *Les commentaires royaux, qui traitent de l'origine des Incas...* » (1609 ; « *Comment fut découvert le Nouveau Monde* »). Tout cela semble des plus problématiques ; et pourquoi vouloir à tout prix chercher des « preuves » là où il n'y en a peut-être pas ? Son expérience des choses de la mer, sa soif de découvertes - poussé par ce qu'on a appelé son « génie » – semblent des raisons suffisantes pour motiver l'homme exceptionnel que fut Christophe Colomb. À

ce propos, il faut lire les pages éloquentes que lui consacre Taviani à la fin de son second volume, pages où cet auteur fait part de son estime et admiration profondes pour celui qu'il qualifie, à juste titre, de « *grand Gênois* »¹⁴.

¹⁰ Ainsi, parmi les nombreuses questions qui se posent concernant les Caraïbes des Îles, celle de leur anthropophagie à tout crin reste en suspens. Si les « témoins » de l'arrivée en 1493, et certaines relations des années suivantes, les décrivent comme des amateurs de chair humaine, quelque 140 années plus tard leurs descendants seraient devenus de quasi-végétariens, si l'on en croit le Père Breton qui a vécu parmi eux plusieurs années à la Dominique, vers la moitié du XVII^e siècle. Le père écrit (« *Relations de l'Isle de la Guadeloupe...* », 1647 et 1978) : « *Je ne pense pas qu'il y ayt nation au reste du monde qui face plus maigre chère... Ils ne nourrissent ny vaches, ny brebis, ny chèvres, ny pourceaux, et ils n'en mangent jamais chez eux...* », tout en soulignant que les Caraïbes sont « *gras et robustes sans ces délicatesses* » ! Il serait bon de se référer aux études des préhistoriens et archéologues, afin de savoir quelle quantité d'ossements humains se trouverait parmi leurs déchets de cuisine. Dans un article déjà ancien, Edgard Clerc [*Le peuplement colombien des Antilles et ses vestiges en Guadeloupe. Bull. Soc. Hist. Guadeloupe*, 1964(1-4), pages 18-31] résume ce que l'on savait des peuples précolombiens, à partir de travaux divers et de fouilles. Concernant le site de Morel, qu'il a personnellement exploré et qu'il a divisé en 4 « niveaux » (le dernier étant attribué au peuple caraïbe, dont les premiers envahisseurs auraient pris pied dans l'île dès l'an 1000 AD) il a trouvé « *beaucoup de restes de crabes, ossements d'oiseaux et de petits mammifères* », avec des ossements de poissons et d'iguanes, et des coquillages (strombes et burgaux). Mais aucun reste humain. Cependant, il ajoute *in fine* : « *De plus, les nombreux fragments d'os humains qu'il [l'homme caraïbe] a laissés sur les lieux où il vécut portent à croire qu'il était de mœurs anthropophages...* » Et plus loin : « *Quand, enfin, dans les niveaux supérieurs des gisements apparaissent lentement ... sur un lit de charbon de bois, quelques ossements humains épars, un tibia, les deux os d'un avant-bras, accompagnés de coquilles... , témoignages certains de quelque festin macabre et que l'on se remémore la phrase du Père Du Tertre : « Je leur ai ouï dire plusieurs que de tous les chrétiens, les Français étaient les meilleurs et les plus délicats, mais les Espagnols étaient si durs qu'ils avaient de la peine à en manger [on comprend que les Caraïbes étaient bien des cannibales]. »*

Voilà qui semble corroborer une anthropophagie fétichiste.

Henri Petitjean-Roget [*« Les populations amérindiennes : aspects de la préhistoire antillaise » (In Historial Antillais, 1981, tome 1, pages 77-152)*], ne dit de précis en fait de trouvailles culinaires et pour la période préhistorique. Se basant sur les relations anciennes et notamment sur le manuscrit de la « *description de l'Isle de Saint-Vincent* » dont l'auteur est inconnu, il ajoute : « *Le cannibalisme des Caraïbes était rituel et fétichiste, il s'inscrivait entre autres raisons dans un contexte de guerre qui elle-même s'effectuait selon un rituel* »... Cannibalisme rituel que pratiquaient nombre de peuples anciens des différentes îles du Pacifique (notamment les amateurs de « cochons longs ») et des continents. Il semble pourtant que nos anthropophages insulaires, gens délicats et sans doute gourmets, ne consommaient (après passage au barbecue) que des hommes et des enfants bien gras, en dépit de la saillie de Molière qui prétend que « *la femme est le potage de l'homme* » ! Soulignons au passage que les captives étaient réservées à d'autres usages, réduites qu'elles étaient à l'état d'esclaves.

Depuis 1981, quantité d'études concernant les populations amérindiennes ont été publiées (dont celle de Gérard Lafleur, 1992), que le lecteur intéressé par ce sujet pourra consulter.



Fig. 14 – Statue de Christophe Colomb à Nassau (Bahamas)

¹¹ Nous avons conscience de la portée de cette étude, et de ses conséquences : mais de l'erreur, nul ne peut tirer vertu. Et comment ignorer « l'âpre vérité » ? Sur le plan pratique, les guides et livres d'Histoire auront l'obligation de rectifier leurs textes. La commune de Capesterre de Guadeloupe n'aura pas à se faire de soucis quant au monument de Sainte-Marie dont l'inscription est suffisamment contingente pour ne pas créer problème. Il y est inscrit : « À la mémoire de Christophe Colomb qui le lundi 4 novembre 1493 découvrit et nomma la Guadeloupe... ». « Découvrir » devant être pris ici dans le sens de « voir, révéler, faire connaître un endroit inconnu » – il n'est pas dit qu'il y a posé le pied ! En revanche, l'édilité de la commune de Bouillante serait bien inspirée d'exiger du département l'érection d'un monument (et de s'efforcer de faire mieux que la commune de Capesterre !) à l'Anse à la Barque comme le lieu où l'Amiral, drapeau en tête, a débarqué pour prendre possession de l'île au nom de Leurs Majestés les Rois Catholiques.

Par ailleurs, on ne peut que regretter la perte de la carte de « toutes ces îles que j'ai [Colomb] découvertes » (*Libro Copiador*), peinte par Christophe Colomb lors de son second voyage, carte qu'il envoie aux souverains accompagnée de commentaires nautiques précis. Il écrit : « et par là V. Al. pourront voir... sur ladite carte une ligne, qui va du septentrion au midi..., au-delà de laquelle se trouvent les îles découvertes au cours du précédent voyage et celles de maintenant. »

Pour terminer, soulignons que le lieu de débarquement de Christophe Colomb a été discuté (voire remis en cause) pour d'autres îles des Antilles, telle Porto Rico. Enfin, une stèle (de formes un peu singulières, à dire vrai, à en juger par la photo) a été érigée à Sainte-Marie en novembre 1992, à l'occasion de la commémoration du Ve centenaire de la découverte de la Guadeloupe. Cette stèle est dédiée « au Caraïbe inconnu » ; M. Michel Morineau en a assuré la présentation dans le collectif dirigé par Alain Yacou et Jacques-Adélaïde Merlande (1993). Certains auteurs considèrent que Syllacius aurait « plagié » Guillelmo Coma : ce n'est pas le cas, puisque dans sa lettre, Syllacius indique d'où il tient ses informations ! Enfin, concernant Marie-Galante (qui fait partie de l'archipel guadeloupéen), les Mariegalantais pourraient fort bien se prévaloir de leur statut en arguant que l'île est le lieu où l'Amiral a, pour la première fois, posé le pied en Guadeloupe. Resterait à déterminer l'endroit exact où la flotte a passé la nuit du 3 novembre 1493.



Fig. 15 – Le « Faro a Colón », Santo Domingo (République Dominicaine)

BIBLIOGRAPHIE

Le lecteur se rapportera, entre autres auteurs d'inventaires de livres anciens traitant de l'Amérique, au catalogue d'Henri Ternaux-Compans, téléchargeable au format *pdf* sur internet, pour nombre d'ouvrages publiés avant l'an 1700 (*Bibliothèque américaine ou Catalogue des ouvrages relatives à l'Amérique qui ont paru depuis sa découverte jusqu'à l'an 1700*. 1837, 1 vol, 191 pages, Paris) ; mais aussi celui de Joseph Sánchez, Jerry Gurulé et William Roughton (1990), riche de 2600 entrées, de même que celui de Georges-Barthélémi Faribault (2007) en ebook. L'ouvrage de Taviani (1980), entre autres, renferme bien des références originales.

Concernant le second voyage et les ouvrages idoines en espagnol, consulter : http://descargas.cervantesvirtual.com/servlet/SirveObras/12159171998988283087402/007779_22.pdf. Pour le reste, s'aider des moteurs de recherches d'internet, ou puiser directement dans les sites spécialisés (comme, entre cent, celui de « l'Amiral de la Mer océane », <http://cristobal-colon.net/aCh00.ht>), riches en informations de toutes sortes parmi lesquelles on fera le tri. Enfin, on se procurera quantité d'ouvrages rares, ou introuvables dans le commerce sinon à des prix prohibitifs - tel le fac-similé du *Libro Copiador* qui se vend 1.400 euros chez eBay à la date où je termine la rédaction de cette étude (août 2009) -, grâce aux numérisations de Google et de diverses bibliothèques mondiales, dont la Bibliothèque nationale, à Paris. Ainsi, l'œuvre de Garcilaso de la Vega a été numérisée et traduite en espagnol moderne par l'Université du Pérou (<http://letrasperuanasyuniversales.blogspot.com/2009/01/los-comentarios-reales-de-losincas.html>). On trouvera plus de 500 photos de peinture, sculptures, et de monuments réalisés pour honorer la mémoire de Christophe Colomb et celle de certains de ses compagnons - et ce, dans de nombreux pays et îles - dans le site de Peter van der Krogt : http://columbus.vanderkrogt.net/ponce_de_leon.html.

Cartes marines et terrestres modernes (Guadeloupe et Antilles).

En plus des cartes récentes de l'IGN (aux 1/25 millièmes, et aux 1/60 millièmes), je me suis servi de celles (aux 1/25 millièmes) levées de 1867 à 1869 par le service hydrographique de la marine française, ainsi que des cartes américaines marines aux 1/300 millièmes (*Northwest and caribbean charts*). Pour l'étude des courants de surface, on consultera l'*Atlas océanographique de l'Océan atlantique nord*. Quant au calcul de la distance des Canaries à la Guadeloupe, j'ai eu recours à « Google Earth » -- le site internet où l'on peut voir les tracés des côtes de l'île.

Cartes (portulans, mappemondes, atlas...) du Nouveau Monde, début du XVIe siècle.



Fig.16 - Le « globe vert » de Martin Walseemüller (1506) (bibliothèque nationale)

Les ouvrages consacrés à Colomb sont souvent riches en représentation de cartes anciennes. Ainsi, dans l'« *Atlas du Monde. Nicolas Sanson d'Abbeville* » (Sand & Conti, 1988), est figurée ce qui est sans doute la plus ancienne et la plus fidèle représentation de la Guadeloupe par Nicolas Sanson, carte qu'il aurait tracée en 1646. L'ouvrage est une « reprise » de l'édition originale de 1654 qu'ont publié « les Sieurs SANSON d'Abbeville, geographes ordinaires du Roy (chez Pierre Mariette) » ; il est présenté par Mireille Pastoureau. Ces cartes, fort rares, peuvent être acquises lors des ventes aux enchères via internet (pour les amateurs, voici l'adresse d'un site spécialisé assurant un envoi rapide : www.OldWorldAuctions.com). En Espagne et à Venise, en particulier, sont conservées des cartes antérieures à l'an 1500, dont je n'ai vu que des représentations.

On trouvera dans Wikipedia, avec des photos et du texte, une copie des cartes de : Juan de la Cosa (1500), Cantino (1502), King-Hamy (1502), Pedro Reinel (1504), Caverio (1504), Pesaro (1505), Contarini (1506), Bartholomé Colomb (1506, esquissée par Alessandro Zorzi), Waldseemüller (1506,1516), Ruysch (1507,1508), Sylvanus (1511), Piri Reis (1513) et Apianus (1520). La Bibliothèque nationale de France (section « cartes nautiques ») en possède plusieurs, dont la carte de Nicolas Canerio (ou Nicolo Caveri, 1502) ainsi que le très beau « globe vert » de Waldseemüller (1506) (Fig.16). Gavin Menzies (2006) donne une liste d'une douzaine de cartes du XVe siècle qui auraient appartenu « *au prince égyptien Youssouf Kamal* », et qui seraient conservées à la British Library, Londres. La carte de Toscanelli (1468) serait à Florence. Le globe de Martín Behaim (1492) est conservé à Nuremberg, avec celui de Juan Schöner (« Jean des Flandres ») (1515), le disciple de Regiomontanus, ainsi que sa mappemonde de 1520. Enfin, à l'université de Yale se trouve la mappemonde de Martellus (vers 1489) ; de même que celle de Waldseemüller, cette carte serait graduée en longitude et latitude.

Auteurs (certains de ces ouvrages me sont restés inconnus).

Anghieria (Pedro Martyr d'), 2003. *De Orbe Novo Decades* (« Décades du Nouveau Monde »). Un vol., édition bilingue français-latin, Les Belles Lettres (édition, traduction et commentaire de Brigitte Gauvin). (Édition princeps : dès 1516). **Balard (Michel)**, 2003 (présenté par). Christophe Colomb, journal de bord 1492-1493. Un vol, 252 pages, Imprimerie Nationale (collection « Voyages et découvertes », Paris. **Ballesteros-Beretta (Antonio)**, 1945. Cristóbal Colón y el descubrimiento de América (*in* Histoire de l'Amérique). Cinq vol., Barcelone. **Bernaldez (Andrés)**, 1856. *Histoire des rois catholiques...* (et 1962, CSIC, Madrid) (non consulté). **Cardona (Nicolas de)**, 1986. Descripciones geográficas e hidrográficas de muchas tierras... Un vol., fac-similé de l'édition originale de 1632, Paris. **Casas (Bartolomé de Las)**, 1983. Très brève relation de la destruction des Indes, La Découverte, Paris. *Textes originaux, 1552-1561 Brevisima relación de la destrucción de las Indias ; Historia general de las Indias; Apologética historia de las Indias* (Voir aussi une version du *Journal* par las Casas, en fac-similé : 1984, réalisée par la Cie Testimonio, avec une introduction de Manuel Alvar plus les notes de Francisco Morales. **Chatillon (Marcel)**, 1979. L'acte de Baptême de la Guadeloupe : Le récit de Syllacius. *Bull. Soc. Hist. Guadeloupe*, 39, pages 3-12. **Cayetano (Diego, Coll y Toste)**, 1893. Colón en Puerto-Rico, et édition de 2008 de Bibliobazaar, 1 vol., 195 pages. **Colomb (Fernando)**, 1896. Christophe Colomb raconté par son fils (traduit par Eugène Muller ; cette traduction ne correspond pas toujours à l'œuvre originale telle qu'on la retrouve, par exemple, dans l'ouvrage de l'Institut Gallach), Paris. (Titre de l'édition princeps, abrégé : *Historie dell'Ammiraglio D. Chistoforo Colombo*. Venise, 1571). L'ouvrage (en espagnol) de l'Institut Gallach, « *Historia del Almirante de Hernando Colón* », a été publié à Barcelone en 1984 par les éditions Océano-Éxito, S.A. **Cuneo, Michel (de)**. « Des nouvelles des îles de l'Océan occidental découvertes par le Gênois Don Cristobal Colón » (le manuscrit, rédigé en italien, est conservé à la bibliothèque de l'université de Bologne. Non consulté). **Faribault (Georges-Barthélemy)**, 2007. Catalogue d'ouvrages sur l'histoire de l'Amérique... En ebook, sur internet (partie du projet Gutenberg du Catalogue d'ouvrages sur l'histoire de l'Amérique). **Gil (Juan) y Varela (Consuelo)**, 1986. Temas colombinos. Un vol., 323 pages, Séville. **Heers (Jacques)**, 1991. La découverte de l'Amérique. Un vol., 189 pages, éditions Complexe, Paris. **Humboldt (Alexandre von)**, 1836-1839. Histoire de la géographie du Nouveau Continent... avec l'histoire de la découverte de l'Amérique. Quatre vol., Paris (plusieurs éditions). Voir aussi : Cristobal Colón y el descubrimiento de América, traduction de Luis Navarro et Ferdinand Bellerma, 1 vol., 393 pages, Monte Avila Editores, Caracas. **Kahle (Paul)**, 1931. Un mapa de América hecho por el Turco Piri Reis en el año 1513, basándose en un mapa de Colón y en mapas portugueses. *Investigación y progreso*, 5 (décembre), 169-172 ; et aussi : 1933. A lost map of Columbus. *Geographical Review*, 23 (octobre), 621-638. **Lafleur (Gérard)**, 1992. Les Caraïbes des Petites Antilles. Un vol. Karthala, 270 pages, Paris. **Libro Copiador de Cristóbal Colón**. Correspondencia inédita con los Reyes Católicos sobre los viajes a América. Publication du Ministère de la Culture espagnol, Madrid, mars 1989, 2 volumes. (Antonio Reúmo de Armas *et al.*). (Avec 6 lettres-relations de voyage, et 2 lettres personnelles de Christophe Colomb adressées aux rois catholiques dont la première est datée de 1493). On trouvera des extraits du second voyage de la lettre de Christophe Colomb – mais aussi, et toujours sur le même site, la lettre de Diego Alvarez Chanca à : www.fortunecity.com/victorian/churchmews/1216/RelacionCristobalColon.html. La Lettre est introduite par Luis M. Iriarte, avec les annotations de Fray Bartolomé de Las Casas (1552), Martín Fernández Navarrete ("*Colección de los viajes y descubrimientos que hicieron por mar los españoles*", 1825), ainsi que celles du médecin et historien de Porto Rico, Cayetano Coll y Toste, dans son ouvrage "*Colón en Puerto Rico*" (1893). **Landström (Björn)**, 1969. Histoire du voilier. Un vol., 190 pages, Paris (1961) (traduction de Robert Latour), et 1961 pour l'édition princeps. **McIntosh (Gregory)**, 2000. The tale of two admirals, Columbus and the Piri Reis' Map of 1513. 1 vol., 229 pages, University of Georgia Press, USA (voir aussi : 2002, "*The Piri Reis Map of 1513*", 1 vol., UCLA Armand Hammer Museum, USA. De même : 2009, "*The Tale of two Admirals, Columbus and the Piri Reis Map of 1513.*" *Mercators's World*, 4 pages (l'article est repris dans le site : http://www.diegocuoghi.it/Piri_Reis/McIntosh/McIntosh_PiriReis.htm)). **Maldonado**

(Melchior). Voir Anghiera. **Menzies (Gavin)**, 2002. 1421, The Year China discovered the World (Bantam, London). Édition française de 2007, 1 vol., 415 pages, Paris (traduction de Julie Sauvage). **Moreau, Jean-Pierre**, 1992. Les Petites Antilles de Christophe Colomb à Richelieu. Un vol., Karthala, Paris. **Morison (Samuel E.)**, 1942. Admiral of the ocean sea : a life of Christopher Columbus. Un vol., 680 pages. Little Brown, & Co, Boston (Il existe une traduction de l'ouvrage par Josette Hesse, 1958). **Navarrete (don M. F. de)**, 1828. Relations des quatre voyages entrepris par Christophe Colomb pour la découverte du Nouveau-Monde de 1492 à 1504 ; suivies de diverses lettres et pièces inédites... Quatre vol., Paris (traduction de Chalumeau de Verneuil et de la Roquette). **Olagué (Ignacio)**, 1957. Journal de bord de Jean de la Cosa, second de Christophe Colomb. Un vol, 252 pages, (Éditions de Paris). [Il cite *in fine* des références pour des études portant sur Juan de la Cosa. Également référencé : Julio Guillén, mapas españoles de América (siglos XV-XVII), 1951, Madrid]. L'ouvrage renferme des illustrations originales. **Oviedo (Gonzalo F. de)**, 1851. *Historia general y natural de las Indias, islas y tierra firme del mar océano* (la première partie de l'ouvrage fut publiée en 1535 à Séville. Voir aussi l'édition de 1959 présentée par Juan Pérez de Tudela Bueso, Madrid. **Pané (Fray Ramón)**, Relation de l'histoire ancienne des Indiens. Un vol., 63 pages La Différence, Paris (traduit de l'italien par André Ughetto, version de 1571). **Philippono, Honorio (Fray)**, 1621. *Nova typis transacta Novi Orbis Indiae Occidentalis*... Un vol., avec des gravures. "Cette relation est remplie de miracles et d'absurdités...." énonce H. Ternaux-Compans (1837). Certaines de ces gravures sont surprenantes [Cf. par exemple la représentation qu'en donnent Varela et Gil, page 234 (1992)]. **Piri Reis**, 1521 – Kitab-i Bahriye (« le Livre des navigations »). Un vol. en fac-similé, 2002, par Turkik Hist. Soc., Ankara. Existe aussi en 4 tomes, texte en turc/anglais ; de même qu'une publication récente en espagnol (un vol., Madrid), avec la reproduction des cartes en couleurs. **Ponce de Léon (Nestor)**, 1893. The Columbus Gallery. Un vol., New York, 1893. **Robequain (Charles)**, 1949. Saint-Barthélemy, terre française. Les Cahiers d'outre-mer, Bordeaux, vol. 2 (5), Institut de la France d'Outre-Mer. **Sánchez (Joseph P), Gurlé (Jerry L.), Broughton (William H.)**, 1990. Bibliografía colombina 1492-1990. Un vol., Spanish colonial Research Center, Albuquerque, USA. **Stümpke (Harald)**, 1961. Anatomie et biologie des rhinogrades, un nouvel ordre de mammifères. Un vol., Masson, Paris (traduit de l'Allemand par R. Weil). **Oviedo (Gonzalo Fernández de)**, 1851. *Historia general y natural de las Indias*... 50 volumes, Madrid. Edition *princeps, pro parte* : 1535) [ouvrage d'un accès peu aisé, de même que celui de **Francisco López de Gomara**, publié en en 1553, et qui s'inspire d'Oviedo]. **Syllacius (Nicolas)** : voir Chatillon (Marcel). **Taviani (Paolo E.)**, 1980. Christophe Colomb, genèse de la grande découverte. Ed. Atlas, 2 vol., Paris. **Varela (Consuelo) et Juan (Gil)**, 1992. Christophe Colomb, Œuvres complètes. Un vol., 645 pages, La Différence, Paris (traduction : Jean-Pierre Clément et Jean-Marie Saint-Lu). Une édition française « La Découverte de l'Amérique » a été publiée en 2 volumes par François Maspéro en 1979, édition suivie d'un troisième volume en 1992, par La Découverte. Enfin, une édition (enrichie de textes divers) en 2 volumes est parue en format de poche en 2002 et 2006 (La Découverte) (traduction : Soledad Estorach et Michel Lequenne). **Vega (Garcilaso de la)**, 1609. Primera parte de los comentarios reales... Lisbonne (en 9 parties). **Vega (Garcilaso de la)**, 1617. Historia general del Perú... Cordoue (en 8 parties). **Yacou (Alain)**, 1992. Christophe Colomb et la découverte de la Guadeloupe., CERC (Université des Antilles Guyane), 1 vol, 320 pages. Editions caribéennes. **Yacou (Alain) et Adélaïde-Merlande (Jacques)** (sous la direction de). La découverte et la conquête de la Guadeloupe (collectif de 18 auteurs). Un vol., 303 pages, CERC (Université des Antilles-Guyane), Karthala Paris.



Fig. 17 – Médaillon représentant Christophe Colomb (au « Faro a Colón »)

INDEX DES FIGURES*

photo de la couverture : carte de Diego Rivero, 1529 ; et page 2 : « La découverte de l'Amérique » (gravure hollandaise du 17^e siècle, attribuée à Sijbrand)

Page 2 - Figure 1 : *La Pinta*, caravelle de Christophe Colomb. Sur ce modèle, les voiles latines ont été remplacées (sauf celle du mât d'artimon) par des voiles carrées.

Figure 2 : caraque ou « nef ronde ». Plus large que la caravelle, elle est grée avec des voiles carrées (extrait du livre de Björn Landström).

Page 4 - Figure 3 : mappemonde de Jean de la Cosa (1500). Elle est conservée au musée de l'Escorial, à Madrid.

Page 8 - Fig. 4 : carte marine, côte sud de la Basse-Terre (partie) de Guadeloupe.

Fig. 5 : la côte entre Basse-Terre et Bouillante (Basse-Terre de Guadeloupe).

Page 9 - Fig. 6 : trajet du second voyage de 1493 (d'après Samuel E. Morison).

Page 10 - Fig. 7 : Grande Anse de Trois-Rivières, par mer calme (photo de l'auteur).

Fig. 8 : Grande Anse de Deshaies, avec au fond le « Gros Morne » (*id.*)

Page 11 - Fig. 9 : carte (sur parchemin) de Piri Reis. Elle est conservée au palais du Topkapi, à Istanbul.

Fig. 10 : comparaison des îles de Guadeloupe et autres : extrait de la carte de Piri Reis, et d'une carte moderne (d'après Samuel E. Morison).

Page 13 - Fig. 11 : Anse à la Barque de Bouillante (côte ouest de la Basse-Terre). (photo Louis Redaud).

Fig. 12 : baie de Bouillante (*ibid.*) (*id.*).

Page 17 - Fig. 13 : Nicolás de Cardona, aiguade ; côte ouest de la Guadeloupe (vers 1612) (extrait de l'ouvrage publié en fac-similé)

Page 18 - Fig. 14 : Statue de Christophe Colomb à Nassau (Bahamas).

Page 19 - Fig. 15 : Le « *Faro a Colón* », Santo Domingo (République Dominicaine) (vue de l'esplanade). Cet imposant édifice en béton, de quelque 310 m de long et 44 m de large, fut construit à l'est de la capitale, de 1948 à 1992, sur les lieux où fut fondée, par Bartolomé Colomb, la première « vraie » cité du Nouveau Monde, en 1496 (« *La Nueva Isabela* ») ; en 1502, après sa destruction par un ouragan, Nicolás de Ovando la rebâtit sur le lieu actuel. Le « *Faro* » abrite quantité d'objets disposés dans des salles réparties de chaque côté d'un couloir. En son centre, s'élève le mausolée de marbre où sont déposés les restes (supposés) de Christophe Colomb. De nombreux pays (d'Europe et des trois Amériques) ont participé au coût de son édification, et ont offert documents et pièces diverses.

Page 20 - Fig. 16 : le « globe vert » de Martin Walseemüller (1506).

Page 22 - Fig. 17 : Médaillon représentant Christophe Colomb (au « *Faro a Colón* »)

Page 24 - Fig. 18 : « *Alcazar de Colón* », sur l'esplanade du « *Barrio Colonial* » de Santo Domingo (République Dominicaine). Surplombant le fleuve Ozama, le palais fut construit par Diego, le nouveau vice-roi des Indes et fils aîné de l'Amiral, de 1510 à 1514. Il fut longtemps le siège de la Couronne d'Espagne dans le Nouveau Monde. Le frère de l'Amiral, Bartolomé, y a résidé avant son décès (photo de l'auteur).

Fig.19 : statue de Christophe Colomb, en bronze et granit, au milieu du *Parque Colón* (Santo Domingo, *Barrio colonial*), et en face de la cathédrale. Elle est l'œuvre du sculpteur français E. Gilbert (*id.*).

Les figures libres de droits (sur Internet, avec Wikipédia, par exemple) ne sont pas référencées.



Fig. 18 – Alcazar de Colón, illuminé le soir de Noël (Santo Domingo)



Fig. 19 : Statue de Christophe Colomb, Parque Colón (Santo Domingo)